

507
Quatrième année, N^{os} 1 & 2
(Numéro spécial : 2 francs)

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Périodiques

Publication hebdomadaire
Un an : 25 frs ; six mois : 15 frs.
Le numéro : 75 centimes

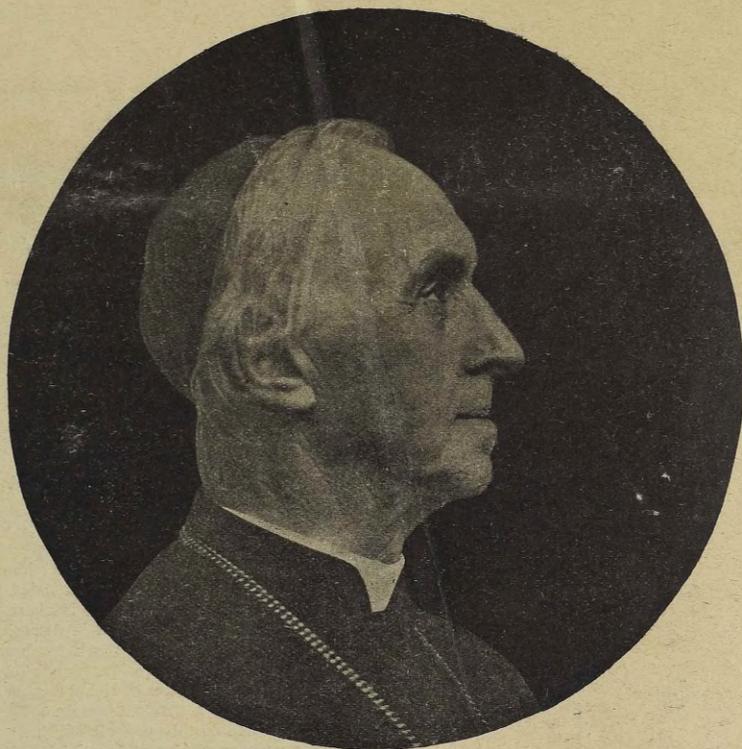


Ne donne ni titre ni table

La revue catholique des idées et des faits

UI SINT UNUM!

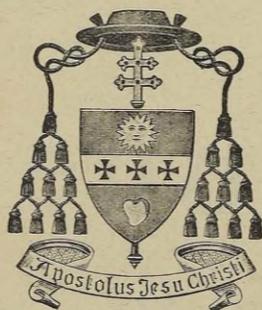
vendredis 28 Mars et 4 Avril 1924



4 Avril 1874-1924

Hommage à Son Éminence
le Cardinal Mercier

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.
(Tél. : 299.45 ; Compte chèque-postal : 48.916)



Fonds jubilaire Cardinal Mercier

Sous le Haut Patronage

de LL. MM. le Roi et la Reine

Désireux d'offrir au Cardinal Mercier un témoignage substantiel de vénération et d'admiration nationales, un Comité s'est formé sous la présidence de M. Cooreman, Ministre d'Etat, pour recueillir un fonds jubilaire qu'il mettra à la disposition de Son Eminence. La souscription à peine lancée, rencontre de toutes parts l'accueil le plus enthousiaste : oboles de quelques sous et larges contributions couvrent déjà de nombreuses listes où riches et pauvres, particuliers et sociétés, croyants ou non se rencontrent dans l'hommage de reconnaissance qu'ils sont heureux de pouvoir exprimer au Primat de Belgique.

Les personnes soucieuses de participer à cette manifestation nationale peuvent envoyer leur souscription au « Fonds Jubilaire Cardinal Mercier », compte-chèques postaux n° 127.166 à Bruxelles, ou au compte n° 53.248 à la Société Générale de Belgique.

A Son Eminence le Cardinal Mercier

La revue catholique des idées et des faits se devait de célébrer avec une particulière gratitude le jubilé sacerdotal de l'Évêque, dans le diocèse et sous les trop bienveillants auspices duquel elle s'efforce de remplir la mission d'apostolat intellectuel qui lui est confiée.

Ayant pu maintes fois constater l'incomparable prestige dont jouit à l'étranger Son Éminence le Cardinal Mercier, j'ai pensé que l'hommage de quelques-unes des personnalités qui ont paru à la tribune des Grandes Conférences Catholiques, sur l'invitation de Son Éminence, constituerait un éloquent témoignage de la vénération et de l'admiration qu'a vouées le monde entier « à la plus grande figure de l'Europe contemporaine ».

La gerbe magnifique que l'on trouvera réunie dans ces pages, *La revue catholique des idées et des faits* la dépose très respectueusement aux pieds de Son Éminence, heureuse de montrer une fois de plus à quel point tout catholique, tout Belge, doit être indiciblement fier d'appartenir à l'Église et à la Patrie qui ont donné à l'Histoire, en la personne de l'Archevêque de Malines, un de ses plus hauts et de ses plus nobles exemples.

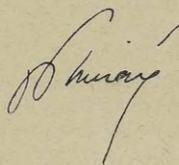
Puissent les prières que tant de Belges adresseront en ces jours à Notre-Seigneur Jésus-Christ, conserver longtemps encore à notre chère Belgique son auguste Primat !

Abbé R. G. VAN DEN HOUT.



de M. Raymond Poincaré, de l'Académie Française, Ancien Président de la République, Chef du Gouvernement français

Au moment où la Belgique en fête se prépare à sonner ses joyeux carillons pour célébrer le jubilé ecclésiastique du noble Cardinal Mercier, je tiens à apporter mon hommage respectueux et reconnaissant à cet illustre Prélat qui, à l'heure de la plus lourde angoisse qui se soit jamais appesantie sur le monde, a dominé de sa haute stature et de son élévation morale les événements et les hommes. En prodiguant inlassablement pendant quatre années les consolations à son pays meurtri, il a, comme son Roi, puissamment contribué à la victoire.



de M. Wojciech Trampozyński,
Président du Sénat polonais

Le Jubilé de S. É. le Cardinal Mercier surpasse de beaucoup l'importance d'une fête ecclésiastique ou nationale. Tout ce qui est noble, tout ce qui est grand et juste dans l'âme des peuples civilisés a trouvé en Lui une illustre incarnation. Il fut, pendant la plus grande épreuve des temps modernes, non seulement l'aumônier de tout un peuple de héros, mais aussi le défenseur hardi de tous les opprimés. La Pologne qui, durant ces années de souffrance, de 1914 à 1918, se débattait fiévreusement sous la tyrannie méthodique organisée par l'occupant allemand, regardait le Cardinal de Malines avec admiration et reconnaissance. Sa personnalité reste intimement liée à nos souvenirs patriotiques les plus émouvants...

Dans la lutte morale que les Alliés mènent depuis 1918,

pour le triomphe de la Paix de Justice, le Primat de Belgique est resté l'Apôtre qu'il était pendant la guerre. Comme les plus grands esprits de l'Humanité de tous les temps, il a été l'un des premiers à apprécier le rôle qui incombe à la Nation polonaise dans la grande famille des Peuples. Lorsque l'opinion publique européenne était en butte à une propagande défaitiste qui, en premier lieu, se dirigeait contre notre État, Mgr Mercier, une fois de plus, secoua la conscience universelle...

Mes compatriotes s'associent donc aux fêtes de Malines avec un empressement profondément reconnaissant et je suis l'interprète de ces sentiments de profonde estime et de gratitude pour Celui qui symbolise d'une façon si parfaite l'Idéal commun de la Belgique et de la Pologne.

WOJCIEK TRAMPCZYNSKI.



de M. Léon Bérard, *Ministre de l'Instruction
Publique et des Beaux-Arts*

Au cours d'une causerie amicale, des écrivains et des hommes politiques français en étaient venus à discuter l'usage que l'un d'entre eux avait fait du mot *prestige*. La difficulté semblait d'autant plus grande que notre langue classique ne s'est guère servie de ce mot dans l'acception où nous le prenons aujourd'hui, et qu'il s'emploie, d'ailleurs, en langue moderne, à des fins apologetiques fort inégales, sans beaucoup de discernement et de rigueur. On reconnut que « prestige » méritait d'échapper à la molle promiscuité des synonymes oratoires, qu'il ne garderait son titre, son brillant et sa valeur, qu'en retrouvant un sens resserré ; enfin qu'il serait plus expédient d'y pourvoir par de bons exemples que par des définitions ingénieuses.

— « Une glose excellente, — proposa un écrivain — et très propre à déconseiller ici les abus de langage, ce serait de dire qu'un homme qui a du prestige, c'est le Cardinal Mercier. »

La force et la dignité de certains mots ont été rétablies en même temps que les valeurs intellectuelles et morales qu'ils expriment : nul n'y aura contribué avec plus de grandeur que l'illustre Primat de Belgique. Il a opposé au mythe de la violence primitive, la protestation de la sagesse éternelle et de l'humanité raisonnable. Sa pensée de philosophe et son cœur d'apôtre ont gouverné, pendant quatre ans, comme un diocèse sans nom et sans frontières qui aurait réuni les esprits droits et les âmes justes de tout l'univers. Il demeure pour nous un des plus purs héros de la civilisation occidentale.

Léon Bérard



du Maréchal Foch

Puisant toute sa force dans sa mission de pasteur de peuples et dans la pratique d'une doctrine supérieure de leurs droits, le Cardinal Mercier mit à son service une indomptable énergie. Ainsi fut-il l'âme de cette extraordinaire résistance morale qui durant plus de quatre années se dressa victorieusement devant l'envahisseur et opposa à son régime de force une infranchissable barrière.

Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas pour cette grande et féconde leçon ?

F. Foch

26.2.24.



du Maréchal Fayolle

Le Cardinal Mercier n'honore pas seulement la Belgique, mais l'humanité tout entière.

Avant 1914, il était connu de tous les catholiques comme un grand savant, un théologien éminent et le modèle des pasteurs ; la guerre a fait de lui une figure mondiale.

Il se trouvait à Rome au moment où son pays fut violé et envahi par les armées allemandes ; il revint aussitôt.

Les Anglais ont appelé « les Huns » ceux que nous avons nommés « les Boches ». Moins heureux que S^t Léon et S^{te} Geneviève qui firent reculer Attila et sauvèrent Rome et Paris, le Cardinal Mercier ne put arrêter les hordes modernes de la barbarie scientifique, mais il se dressa aussitôt en face du terroriste von Bissing, en se faisant le champion de la justice.

Dans cette terrible épreuve de quatre années, sans jamais désespérer de la victoire finale, il soutint l'énergie du peuple belge et en fut le véritable représentant durant l'éloignement de son Roi, qui combattait avec nous sur le dernier lambeau de territoire qui lui restait.

Ce rôle supérieur de défenseur du droit des peuples, le Cardinal ne l'a pas abandonné à la cessation des hostilités.

Hier encore, dans l'admirable lettre pastorale qu'il vient d'adresser à ses diocésains, il s'exprimait comme le plus clairvoyant des hommes d'État, déclarant :

« Que la guerre mondiale n'était pas close..., que l'agresseur qui avait déchaîné la tragédie sanglante l'avait portée sur le terrain économique... »

» Que, par malheur, ajoutait-il, les détenteurs du Droit fléchissent et les vainqueurs d'aujourd'hui seront les vaincus de demain ! »

Je n'ai eu l'honneur d'approcher le Cardinal Mercier qu'une seule fois, dans sa résidence de Malines ; elle ressemble plus à un couvent qu'au palais d'un prince de l'Église, et si l'escalier qui conduit aux appartements a grand air, les chambres sont d'une simplicité monacale.

J'ai conservé de lui le souvenir d'un homme charmant dans sa douceur et dont la bonté masquerait l'énergie si des yeux lumineux et profonds ne faisaient deviner une âme d'une inflexible noblesse.

En sortant, je dis à un député du Parlement belge qui m'accompagnait : « Ce cardinal est un grand homme ».

— Plus qu'un grand homme, me répondit-il, un grand saint, et un saint comme il nous en faut, chef spirituel du peuple, représentant l'âme de la nation, aimant l'humanité sans doute, mais à travers l'amour passionné de la patrie.

Cette opinion est partagée par tous les Français ; ils associent à l'hommage qui sera rendu au Cardinal Mercier, à l'occasion de son jubilé, le témoignage de leur admiration et de leur reconnaissance pour les services rendus à la cause des peuples qui ont sauvé dans une lutte fraternelle la liberté du Monde.

Lue Fayolle

3 Mars 1914



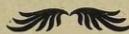
de M. Louis Barthou, de l'Académie Française,

Président de la Commission des Réparations

La gloire du Cardinal Mercier, faite de sa foi religieuse et de sa foi patriotique unies dans la même héroïque révolte, a conquis l'admiration du monde, dont Son Éminence est l'une des figures les plus respectées. Il a été le Bayard sans peur et sans reproche de l'Épiscopat Belge. Sa simplicité égale cette gloire et la rehausse. Le Jubilé du Cardinal Mercier honore l'humanité.

Louis Barthou

18.2.26.



du Prince Sixte de Bourbon-Parme

S. É. le Cardinal Mercier comptera dans l'histoire parmi les plus glorieux *defensores civitatis* qui ont illustré les annales de l'Église catholique.

Sa grande lettre : *Patriotisme et endurance* est écrite pour l'éternité.

L'exemple inouï que la Belgique et son Roi avaient donné au monde en 1914, méritait cet admirable commentaire. Cet évêque le détachait — avec quelle autorité à la fois docte et sainte ! — de l'Évangile même et de l'enseignement le plus

pur et le plus traditionnel de l'Église. Lorsqu'il parut, en 1915, j'étais à Rome, prêt à retourner sur le front belge. J'étais heureux.

Prince Sixte de Bourbon Parme

20 Février 1924.



de M. Jules Cambon, Ambassadeur de France,

Président de la Conférence des Ambassadeurs

Lorsqu'en 1914, la guerre se déclina sur le monde, la France qui, depuis plus de quarante ans, se savait surveillée et menacée par l'Allemagne, sentait qu'elle allait être attaquée et qu'il lui faudrait prendre les armes pour se défendre. — Au contraire, la Belgique pouvait se croire en dehors du conflit : sa neutralité avait été respectée en 1870 : elle devait se reposer sur sa neutralité. Sa faiblesse était sa force. — Cependant, elle fut, la première, envahie par l'armée allemande. Elle fut la première et innocente victime d'un gouvernement et de généraux qui croyaient, en la sacrifiant, assurer leur succès : c'est ce qui donne à sa gloire le je ne sais quoi d'achevé qui est la couronne du martyr, pendant que ses envahisseurs, en violant son territoire, laissaient en réalité à la France et à l'Angleterre, le temps de se ressaisir et assuraient ainsi leur propre défaite.

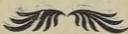
Parmi tous les héros de la guerre, deux figures semblent s'élever au-dessus de toutes les autres : celle du Roi Albert, symbole vivant de tout le peuple belge, qui n'hésita pas à tout sacrifier à son devoir et celle du Cardinal Mercier, qui fut alors la voix même de la Conscience universelle.

Dans le conflit qui mettait aux prises les plus grandes nations du monde, Rome ne pouvait être que silencieuse, mais, il faut bien le reconnaître, ce silence troublait les âmes : Pie X expirait, le cœur déchiré. — C'est alors que s'éleva la voix du Cardinal Mercier : il vivait dans Malines, entre les mains de l'ennemi de son Pays, mais il était fort contre ses colères. Il parlait, non seulement au nom du droit qui naît des conventions politiques, mais au nom de la justice éternelle. On sentit que la violence de l'envahisseur s'userait contre l'inébranlable gravité de cette âme douce et chrétienne. Sa parole captive délivrait partout les cœurs opprimés par tant de misères.

Un autre grand cardinal, qui fut aussi un grand patriote, le cardinal Lavigerie, écrivait, le 7 mai 1879, au Roi Léopold II qu'il y avait « deux manières de faire des conquêtes. La première ne fait que courber les corps et elle est suivie de tristes retours. La seconde gagne les cœurs et seule elle est vraiment solide ». — Cela est vrai : tandis que la brutalité allemande courbait les corps, la fermeté et la foi du Cardinal Mercier gagnaient les cœurs. — En vérité, si, pendant ces années tragiques, quelqu'un eût pu prévoir l'avenir, il eût dit que le vrai conquérant ce n'était pas ces généraux dédaigneux des

larmes de leurs victimes, mais bien cet archevêque isolé dans son archevêché, suspect, surveillé, presque captif, qui protestait contre l'iniquité et qui montrait à l'univers ce que peut un homme fidèle à sa foi et à sa patrie.

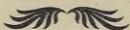
John Canby



de M. Maurice Paléologue, *Ambassadeur de France*

C'était pendant les sombres jours de novembre 1914. Je conférais, à Tsarskoïé-Sélo, avec l'empereur Nicolas. Nous mesurions d'un même regard, d'un même cœur, le très long temps d'épreuve qui nous séparait encore de la victoire finale : nous en vîmes naturellement à parler de la Belgique. L'empereur, qui avait tant de noblesse et de loyauté dans l'âme, s'exprimait avec une admiration profonde sur les vertus héroïques du peuple belge, sur sa merveilleuse force de résistance et de sacrifice. Plusieurs fois de suite, je l'entendis prononcer les noms du Roi Albert et du Cardinal Mercier ; mais j'observai que, pour articuler ces deux noms, sa voix se faisait plus grave, comme s'ils personnifiaient, à ses yeux, quelque chose de sacré : la conscience nationale de la Belgique... Et cette impression, que j'ai cru deviner alors dans l'esprit du tsar-martyr, sera le jugement de l'Histoire.

Paléologue



de M. Brand-Whitlock, *Ancien Ambassadeur des États-Unis à Bruxelles*

Je vous remercie bien sincèrement de votre invitation à me joindre à ceux qui, à l'occasion du jubilé sacerdotal de Son Éminence le Cardinal Mercier vont lui présenter leurs hommages. C'est une manifestation à laquelle je m'associe avec une vraie joie. Ce fut mon privilège, pendant la guerre, d'être près de l'auguste prélat aux jours sombres où les hordes barbares foulaient le sol de votre chère Belgique.

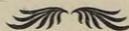
Je sais avec quelle courage héroïque et avec quel foi sublime il s'est dressé devant eux, opposant à leurs armes l'autorité de sa haute position et de son grand caractère. Son attitude

intrépide lui a valu l'admiration du monde entier et le respect même de l'ennemi, car une personnalité allemande lui a payé un jour ce tribut, peut-être involontaire, quand elle me dit : « Les Belges sont indomptables, le Cardinal nous a appris cela. »

C'est ainsi que, de par sa volonté de fer, de par sa force morale, de par sa confiance inébranlable dans le triomphe éventuel de la Justice, Son Éminence eut dans la Victoire de notre cause, une part égale à celle de corps d'armée entiers.

Je la prie d'agréer, avec mes vives félicitations, l'hommage de ma vénération et de ma respectueuse et inaltérable affection.

BRAND-WHITLOCK.



de M. René Bazin, *de l'Académie Française*

La vérité religieuse étudiée, l'habitude d'y conformer sa vie : quelles sources de courage ! Elles assurent et grandissent singulièrement la fermeté du caractère. La preuve en avait été faite, bien des fois, au cours des âges : l'exemple du Cardinal Mercier, pendant la guerre, l'a renouvelée. Étroitement gardé dans son palais, entouré d'ennemis, l'évêque de Malines, l'ancien président de l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain, sans égard pour les conséquences possibles, avec des mots mesurés et forts, a su défendre, contre les Allemands alors victorieux, la justice, l'honneur, la faiblesse opprimée indignement. En aucune occasion, on ne l'a vu se perdre en procédures et en compromissions, ni céder une part du droit pour essayer de sauver l'autre. On peut dire de lui qu'il a été le représentant parfait d'une cause juste. Cela fait beaucoup d'honneur à l'Église, à la Belgique, et il faut ajouter : à saint Thomas.

René Bazin



de M. Paul Bourget, *de l'Académie Française*

Les Athéniens, au temps du paganisme, appelaient du nom d'« évêques », les magistrats « chargés », disent les livres spéciaux, « de vérifier dans leurs provinces si tout était en ordre ». C'est l'humble et lointaine origine du grand titre chrétien : l'Évêque. Il impose à celui qui le porte la redoutable charge d'être en effet le mainteneur de l'ordre, le regard qui voit tous les manquements, le geste qui les montre, la parole qui les dénonce. Mais cet ordre dont l'Évêque est le gardien, c'est l'ordre spirituel, unique principe de l'autre, de l'ordre matériel dans la vie publique autant que dans la vie privée. Cette charge, avec quel héroïsme Son Éminence le Cardinal Mercier a su la remplir dans ces quatre terribles années, où la conscience de l'Europe aurait sombré, sans des témoins,

tels que lui, des vérités éternelles ! Aucune preuve plus éclatante ne pouvait être donnée de cette valeur sociale de l'Église qu'un historien peu suspect de cléricisme, M. Taine, n'a pu s'empêcher de reconnaître, lorsqu'ayant étudié l'apport du Christianisme dans nos sociétés modernes, ce qu'il y représente d'honnêteté, de bonne foi, de justice, il a conclu : « Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffisent à suppléer dans ce service ». Que de fois les lignes de ce plus loyal de mes maîtres me sont revenues à l'esprit en pensant au rôle joué par l'admirable Prélat belge dans des moments où un monstrueux déchainement de barbarie scientifique semblait annoncer la faillite morale de tout notre vieux monde ! Cette haute figure aura été une de nos raisons de ne pas désespérer, et tous ceux qui garderont le sens et l'amour de la civilisation doivent lui en être à jamais reconnaissants.

Paul Bourget



de M. René Doumic, de l'Académie

Française

Le Cardinal Mercier est une des plus belles figures de la guerre de 1914, où il y en a tant de si nobles, où il y a tant de belles et nobles figures de notre chère alliée la Belgique. Combien de fois nos regards se sont tournés vers cet archevêché de Malines d'où nous venaient de si grandes leçons d'héroïsme simple et d'inébranlable fermeté ! Devant la brutalité déchainée, le Cardinal Mercier, pareil aux pasteurs de peuples dont l'histoire a gardé et gardera à jamais le souvenir, il personnifiait la force morale, la toute-puissance de l'idée spirituelle. Par là même il est, autant que personne autre, représentatif de cette guerre où l'Esprit a vaincu la Matière.

René Doumic



de M. Henri Bordeaux, de l'Académie Fran-

çaise

Peu de jours après l'armistice, j'eus l'honneur d'être présenté au Cardinal Mercier en des circonstances admirables. C'était le 22 novembre 1918, jour de l'entrée du Roi et de la Reine des Belges à Bruxelles. J'appartenais alors à l'état-major du général Degoutte, qui était le major général des armées des Flandres. Après l'émouvant défilé du matin, sous un bril-

lant soleil d'automne, après le discours du Roi à la Chambre des Représentants, nous avions été admis, quelques officiers français, à assister à la réception de l'Hôtel de Ville. M. Max, le bourgmestre de Bruxelles, revenu d'exil, y souhaita la bienvenue aux souverains. Le Cardinal Mercier était présent. Un moment il forma groupe avec le Roi et le bourgmestre, et l'on eut l'impression qu'ils symbolisaient à eux trois l'histoire de la Belgique dans la guerre. Le Roi avait reconquis à la tête de ses armées son royaume, dont une parcelle n'avait jamais pu être prise par les armées ennemies. Le bourgmestre avait représenté cette race de magistrats municipaux que nul despotisme n'a pu contraindre à plier. Et le Cardinal avait fait entendre à l'univers entier non pas la plainte, ni le gémissement, mais le protestation indignée de la Belgique contre l'attentat commis et prolongé sur son territoire. C'était là, de lui, le rôle que nous connaissons, le rôle extérieur ; il en était un autre, plus grand : pendant ces quatre années écoulées, il avait porté le poids de toutes les souffrances d'un peuple et il avait entretenu en lui ces forces morales qui permettent de supporter les injustices et les cruautés du sort sans faiblir.

Je le revois encore, à l'une des fenêtres de l'Hôtel de Ville, regardant la foule assemblée. Le soir était venu. La grand-place — cette place où l'histoire des Flandres est inscrite sur chaque maison, puisque son tour est fait de toutes les maisons des corporations — était devenue une mer humaine. Pas un pouce du sol qui ne fût recouvert. Une épingle ne serait pas tombée à terre. Et cette mer vivante, que les ténébres commençaient de recouvrir, était comme éclairée par les cent mille taches blanches des visages tous tendus vers les fenêtres de l'Hôtel de Ville, où le Roi et la Reine apparaissaient. La haute taille du Cardinal se penchait comme s'il était attiré vers cette foule, ainsi qu'elle-même était attirée en haut...

Reçu à notre Académie des Sciences morales, ne devait-il pas en deux maximes résumer son sens de la vie : « Le dévouement ne vient pas de Dieu, il vient d'une résistance de notre amour-propre à la loi imprescriptible du devoir ». Et : « L'honnêteté porte en elle-même sa valeur, ainsi que sa première et infaillible récompense : quoi qu'il advienne, on ne doit jamais regretter une bonne action. »

Dans une brochure toute récente qu'il adressait à son clergé sous le titre *Les Conversations de Malines*, il rappelle avec son admirable franchise ces entrevues où quelques membres du clergé anglican s'entretenaient avec quelques prêtres catholiques, d'une possibilité d'union, ou plutôt de retour. « Aucun livre, écrit-il, ne vaut un commerce oral. La conversation est révélatrice de choses intimes qui ne passent pas dans la lettre imprimée. Les hommes sont faits pour s'aimer les uns les autres, il n'est pas rare que des cœurs mutuellement étrangers qui auraient pu, à distance, se croire ennemis, goûtent, à se comprendre, un charme pénétrant qu'ils n'auraient pas soupçonné. Nos compagnons, à leur départ, avaient l'âme dilatée. » Ce rapprochement, nul plus que le Cardinal Mercier n'avait le cœur et l'esprit, la chaleur intérieure et l'intelligence susceptibles de le provoquer.

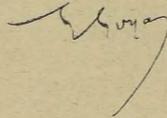
Le jubilé de l'archevêque de Malines sera une grande fête catholique, c'est-à-dire universelle.

Henri Bordeaux



de M. Georges Goyau, de l'Académie Française

« Théologiens, taisez-vous dans les choses qui ne vous regardent point ! » *Theologi, silete in munere alieno* ! Ces mots du protestant Gentilis, qui vivait à la fin du seizième siècle, congédiaient brutalement l'Église du domaine du droit international : on n'admettait plus qu'elle eût son mot à dire, au nom de la Justice, dans les questions intéressant les rapports entre les peuples ; et les traités de Westphalie marquaient la « laïcisation » de la politique. Ce sera la gloire impérissable du Cardinal Mercier d'avoir amené le monde civilisé, dans un siècle qui plus qu'aucun des siècles précédents aimait se proclamer laïque, à écouter et à acclamer, sur ses lèvres d'homme d'Église, la voix de la morale, condamnant, impérieusement et sans appel, la violation des traités, les attentats du fort contre le faible, l'oppression du droit par la violence. Grâce à lui, en 1914, l'émotion des consciences humaines fut exprimée, et soulagée, et sanctionnée, par le verdict même de la pensée chrétienne, par un verdict qui se réclamait de principes supérieurs, de principes invincibles ; et cette initiative héroïque, qui réintégrait, dans les rapports entre les peuples, les exigences souveraines de la morale, réfutait éloquemment l'audacieuse et malveillante formule : « *Theologi, silete !* » Par la voix du Cardinal Mercier, la pensée chrétienne disait : « Ces choses-là me regardent, et lorsqu'un peuple de proie déchire un traité, j'ai le droit de dire, au nom du Dieu juste, du Dieu justicier, que la justice est violée ». Et cette proclamation resplendissait, avec la soudaineté d'un éclair, à travers toutes les nuées accumulées par le laïcisme ; et les vaincus d'un jour, quelle que pût être leur opinion de la veille, étaient unanimement heureux que la chaire s'occupât de ces choses-là, et que, du haut de la chaire, où l'on lisait les mandements du Cardinal, la victoire même du droit commençât à planer, avec la souveraineté de Dieu.



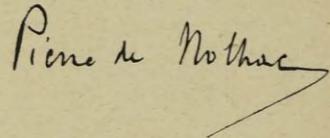
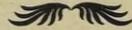

de M. Pierre de Nolhac, de l'Académie Française

Sous la haute tour de Saint-Rombaut, d'où le carillon pacifie la ville, une petite place à l'écart, une porte de couvent, quelques blancs corridors, puis le degré qui monte chez le cardinal-archevêque... Il n'est pas de palais plus modeste ; il n'est pas de lieu plus magnifié par les puissances de l'âme.

C'est là que veille la pensée du Cardinal Mercier ; c'est là que sa parole grave accueille le visiteur pour l'instruire et le conforter. Là brûle son cœur ardent, qui appartient à la grande Église du Christ, où il est prince, et à son pays : où il est citoyen.

Le monde l'y a vu, pendant les terribles années, tenant tête à l'ennemi, à ses violences et à ses ruses, inattaquable dans sa modération redoutée, indomptable dans ses revendications de la justice. Parmi tant de gloires que cette vieille nation

et ce jeune État imposent à l'univers, celle-là brille d'un éclat si pur qu'on en voudrait voir la légende mise en images dans une de ces verrières de cathédrale, qui racontent au peuple chrétien l'histoire de ses héros et de ses saints.

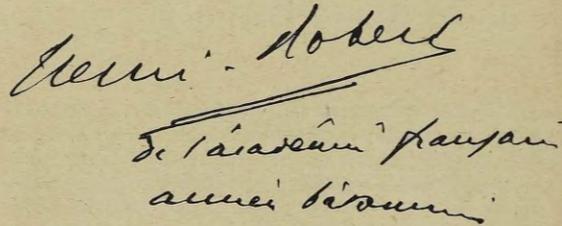



de M. Henri Robert, de l'Académie Française

La Belgique, notre fidèle et vaillante amie, peut être fière de ses enfants.

Parmi les plus belles et les plus nobles figures de la guerre à côté de LL. MM. le Roi Albert et la Reine Elisabeth — saluons Son Éminence le Cardinal Mercier !

La lettre de l'Archevêque de Malines, qui contient les conseils patriotiques donnés aux Belges opprimés par l'Envahisseur est non seulement une page d'une courageuse éloquence, mais aussi un acte de Foi et d'Espérance et un réconfort pour tous les Alliés au moment des plus cruelles épreuves.




du Général de Castelnau

En rendant hommage à Son Éminence le Cardinal Mercier, à l'occasion de son jubilé sacerdotal, la Belgique n'accomplit pas seulement un pieux devoir de gratitude nationale. Elle a l'instimable privilège d'être le porte-parole de la chrétienté tout entière.

En effet, le rayonnement du prélat illustre déborde les frontières de sa patrie. Au regard des peuples assoiffés de justice et de vérité, le grand archevêque de Malines demeure l'éternelle expression du Droit vainqueur de la force brutale et de l'esprit du Mal.

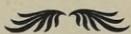
Dans les moments tragiques où les Nations alliées, victimes de la plus odieuse agression, auraient pu douter du succès de leur cause, la voix serène du Primat de Belgique ranimait les courages et sonnait le ralliement de tous les espoirs.

Pour mener inlassablement l'œuvre de légitimes et courageuses protestations et réprobations qu'il a si vaillamment accomplie pendant la guerre, le Cardinal Mercier a dressé devant l'envahisseur la muraille sacrée de l'Évangile. Il fut véritablement la parole de Dieu sur la terre.

Cette parole vient de se faire entendre à nouveau. Une fois de plus, elle a proclamé devant le Monde que la Paix ne peut régner parmi les hommes que lorsque, le Droit ayant été violé, la réparation a suivi.

Je m'associe de toute mon âme aux actions de grâces qui vont s'élever vers ce Fils immortel de la Belgique, notre sœur de souffrance et de gloire, et je m'incline avec respect devant lui.

J. de Curières de Castelnay



du Général Gouraud, *Gouverneur militaire de*

Paris

Quatre années se sont écoulées depuis la fin de la guerre et déjà dans tous les pays, bien des hommes se laissent aller par une coupable inconscience, à en oublier les douleurs, les gloires et les leçons.

Et il est bon, il est nécessaire que des coups de clairons viennent périodiquement réveiller ces endormis.

Il ne peut en être de plus sonore, de mieux entendu à travers le monde que l'hommage rendu par la Belgique et ses Alliés à Son Eminence le Cardinal Mercier. Nous avons puisé durant ces longues années de guerre notre force, dans la confiance en notre bon droit aussi bien que dans la puissance de nos canons. Cette confiance n'est pas moins nécessaire aujourd'hui devant l'attitude de l'Allemagne qui refuse d'accepter sa défaite et, parjure à sa signature, de réparer tout ce qu'elle a détruit.

Parmi ces défenseurs du Droit, ces apôtres de la Confiance, il n'en est pas de plus grand que l'Archevêque de Malines qui, pendant les années douloureuses où la Belgique gémissait sous l'occupation allemande, a su tenir tête avec tant de fermeté, d'intelligence et de clairvoyance aux dures volontés comme aux louches desseins de l'envahisseur, qui eût ainsi, avec son Roi et sa Reine, l'insigne honneur d'incarner la résistance belge et qui, aujourd'hui, patriote vigilant, travailleur infatigable, continue à prêcher « confiance quand même », et s'impose à l'admiration du monde comme à la vénération de son peuple.

Cardinal Gouraud



de M. François Marsal, *Sénateur, Ancien*

Ministre des Finances

Dès le début de la guerre le Cardinal Mercier avait dû se rendre au Conclave réuni après la mort de Pie X.

A son retour, le Primat de Belgique trouvait son pays ravagé par la guerre. Le 2 août 1914, la Belgique s'était levée tout entière pour défendre son honneur. Immédiatement le pays avait été envahi ; l'armée belge, seule devant un ennemi infiniment supérieur en nombre, avait dû se replier et malgré les glorieux combats de Liège, de Haelen et de l'Yser, elle ne protégeait plus qu'une faible partie du territoire national.

Dans ce pays riche, l'armée allemande avait amené avec elle la dévastation : Louvain et nombre d'autres villes avaient été détruites. Ce n'était pas, certes, la première fois que les pays de Liège, des Flandres et du Hainaut avaient à connaître les horreurs de la guerre. Ces plaines, lieu de passage naturel des grandes invasions, avaient servi de champs de bataille aux nations.

Cependant, depuis la guerre d'indépendance de 1830, les Belges s'étaient tenus à l'écart de tout conflit. C'était dans la paix que s'était faite la prospérité du pays. Les Belges, développant leur industrie et leur commerce, avaient réussi à faire vivre sur un territoire restreint une des populations les plus denses du globe. Ils venaient enfin de fonder sur la terre d'Afrique une colonie qui constituait déjà un élément certain de prospérité.

Cette population pacifique ne risquait-elle pas de se trouver désorientée par l'invasion ? Elle manquait de direction ; le Roi et le gouvernement avaient dû quitter le territoire belge et s'établir au Havre pour garder le contact avec les Alliés. La prolongation de la guerre pouvait avoir pour effet de diminuer les énergies. C'est à ce moment, à l'occasion de Noël 1914, que le Cardinal Mercier écrivit sa lettre pastorale « Patriotisme et Endurance ».

Le Cardinal invitait les catholiques belges à prier pour le succès de l'armée à laquelle il adressait au nom de la population entière l'hommage de la reconnaissance nationale. Puis il précisait le devoir impérieux de conscience qu'est pour un catholique la fidélité à sa patrie :

« La Patrie n'est pas une agglomération d'individus ou de familles habitant le même sol, échangeant entre elles des relations plus ou moins étroites de voisinage ou d'affaires, remémorant les mêmes souvenirs heureux ou pénibles. Non, elle est une association d'âmes, au service d'une organisation sociale qu'il faut, à tout prix, fût-ce au prix de son sang, sauvegarder et défendre, sous la direction de celui ou de ceux qui président à ses destinées ».

Le Cardinal tenait à fixer exactement l'attitude que devaient avoir les catholiques belges envers l'autorité occupante :

« Je considère comme une obligation de ma charge pastorale de vous définir vos devoirs de conscience en face du pouvoir qui a envahi notre sol et qui, momentanément, en occupe la majeure partie.

« Ce pouvoir n'est pas une autorité légitime. Et dès lors, dans l'intime de votre âme, vous ne lui devez ni estime, ni attachement, ni obéissance ».

Prêtre de l'Église catholique, et patriote belge, le Cardinal Mercier établissait la concordance absolue entre les devoirs envers la religion et les devoirs envers la patrie :

« La religion du Christ, écrivait-il, fait du patriotisme une loi ».

Pendant la guerre, le Primat de Belgique n'a cessé de protester contre la violation du droit dont son pays a été victime. Il prit courageusement la défense de ses compatriotes déportés en Allemagne.

Dans sa lettre pastorale de 1916, le Cardinal Mercier faisait part aux catholiques belges de son ferme espoir dans les destinées de son pays. « Dans 14 ans, disait-il, la Belgique serrée autour de son roi, fêtera le centenaire de son indépendance. »

La Belgique a été libérée, mais son sol est encore couvert de ruines. L'ennemi vaincu a dévasté le territoire que ses armées ne pouvaient conserver. Puis, malgré les engagements pris à Versailles, il se refuse obstinément à réparer les ruines qu'il a causées.

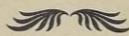
A nouveau le Cardinal Mercier a fait entendre sa voix. Il a rappelé la colossale escroquerie qu'ont commise les Allemands en organisant la vente des marks à l'étranger. Il a rappelé aussi qu'il ne pouvait y avoir réparation sans restitution suivant la parole de l'Église : « Non remittitur peccatum, nisi restitutum ablatum ».

« Tôt ou tard l'Allemagne paiera. Je ne puis me résoudre à en douter. Si elle ne s'y décidait pas de bon gré, j'ai confiance que le souvenir des millions de nos héros qui ont donné leur vie pour faire triompher le droit sur l'injustice dicterait aux gouvernements le devoir de contraindre à la soumission les volontés récalcitrantes. »

A l'heure où certains, en France et en Belgique, semblent émettre des doutes sur la légitimité de la saisie des gages allemands, il était bon que la voix d'un prince de l'Église vint encourager ceux qui avaient préconisé l'occupation de la Ruhr.

Suivons les conseils du Cardinal Mercier, et dans six ans la Belgique libre et restaurée fêtera joyeusement le centenaire de son indépendance et demandera à son Primat de chanter le « Te Deum » d'actions de grâces.

J. Crauval. Marcel.



de M. André Tardieu, *Député*

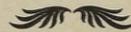
Le jubilé du Cardinal Mercier est la fête de la conscience. Le droit contre la force, l'idée contre le fait, la foi contre l'orgueil, le Cardinal a représenté tout cela à l'heure la plus tragique de la vie de l'humanité. Précurseur de la victoire, il a mené de son palais épiscopal la lutte que les soldats soutenaient sur le champ de bataille et c'est lui qui, le premier, a fait reculer l'agresseur. La France s'associe avec ferveur à l'hommage qui lui est rendu.

André Tardieu

de M. Louis Bertrand

Comment ne pas s'incliner très bas devant un être d'une telle hauteur morale ! l'homme de pensée d'abord, un de ceux qui ont le plus contribué à rénover la philosophie thomiste et ainsi à combattre et à neutraliser les germes de mort que recélait la pensée trouble du XIX^e siècle, — puis, par le concours de circonstances le plus imprévu, l'homme d'action, le défenseur de la Cité, dressé, dans la plus noble et la plus fière attitude, contre l'envahisseur, — et enfin, osons le dire dès maintenant : le Saint !...

Louis Bertrand



de M. Charles Maurras

Ou je me trompe fort, ou le monde latin, accru du monde catholique, va se lever et proclamer bienheureuse votre Belgique du vingtième siècle pour s'être incarnée si parfaitement dans la double figure héroïque du Combattant et du Docteur, de l'Homme d'armes et du Saint, du Grand Roi de la chair et du Prince du pur esprit. Les aventures de l'histoire sont avares de rencontres aussi frappantes que celle de S. E. le Cardinal Mercier et de S. M. Albert I^{er}. Il ne m'appartient pas de dire de combien de façons elle a été utile : la nation belge a seule qualité pour l'exprimer dignement. Mais un Français sensible à la gloire, un Français envahi de 1914 peut ajouter à votre hommage national le discret applaudissement d'un cœur où la gratitude déborde, ainsi que l'admiration.

Et puis, qui sait ? Au soir de cette vaste commémoration où le génie national l'emportera joyeusement sur tout le reste, une place peut être faite aux remarques, aux réflexions, générales et désintéressées d'un spectateur. Non plus le Belge, ni le Français, mais l'homme, « l'Homme et non l'homme qui s'appelle Callias », peut se recueillir un instant pour admirer dans la personne du Cardinal Mercier plus et mieux encore qu'un éminent philosophe réglant, orientant l'action de son peuple : d'un ciel plus haut, d'un point de vue plus éloigné, n'apparaît-il pas l'interprète et le serviteur d'une certaine philosophie, *perennis quædam philosophia*, dont le rôle constant a été de mettre ou de remettre idées et choses à leur place ? Tant de mirifiques systèmes, tant de philosophies très locales et très originales avaient instruit nos contemporains à ne plus voir, à ne plus comprendre, à ne plus juger, à ne plus classer ce qui leur tombait sous le sens ! Tant d'idées à la mode, au lieu de rayonner cette blanche lumière qui livre le secret des choses, émettaient des couleurs destinées à tromper la pensée et à fausser la vue ! Sur la justice, sur la pitié, sur la charité, sur l'amour des hommes, sur les rapports de ces vertus et de ces devoirs, la philosophie du Cardinal Mercier rapporte le flambeau des hiérarchies directrices, il nous rappelle les vérités qui permettent d'aller tout droit au fond du réel.

Grave et profonde satisfaction pour l'esprit ! Mais, de notre temps, où l'esprit est toujours un peu mobilisé au service des besoins vitaux de nos multitudes, les remerciements que doit

la pensée doivent être suivis de l'action de grâces des peuples. En effet, cette sagesse qui éclaire est aussi celle qui délivre : avant, bien avant l'invasion des armées, avant même celle des marchandises, l'invasion des idées germaniques avait recouvert et décomposé le sol spirituel de nos deux patries ; mais, au seuil de la vôtre, le Cardinal Mercier avait déjà dressé, répandu et presque vulgarisé ces doctrines de Saint Thomas et de son maître de Stagire qui opposent aux succédanés du Kantisme et de l'hégélianisme d'abord une critique, ensuite une méthode et enfin un plan de reconstruction dont les moins compétents peuvent sentir le prix, mais auquel les adversaires du Romantisme et de la Révolution sont tenus de rendre une justice très complète. Il existe un germanisme inhumain qui ne cesse d'agiter le monde : on n'en viendra à bout que si l'on recommence à civiliser notre Europe par l'enseignement d'Aristote et de Saint Thomas. L'esprit humain en sera le premier bénéficiaire sans doute ; à la longue, le genre humain y regagnera les conditions naturelles du langage commun sans lesquelles il ne peut retrouver ni l'ordre ni la paix.



du Prince Troubetzkoy

Dans sa dernière lettre pastorale, S. E. le Cardinal Mercier constate un relâchement des mœurs, une certaine décadence après l'élan magnifique lors de la grande guerre. « Beaucoup gaspillent en dépenses frivoles, en jouissances stériles ce qui, conservé en épargne ou fourni au travail, aiderait au relèvement de notre crédit et à l'affermissement de notre sécurité. D'où malaise général, sursauts d'indignation et de révolte, critiques acerbes contre l'autorité : on s'agite, on se démène, personne n'est content ».

On ne saurait mieux dépeindre le mal dont souffre l'humanité entière. A la lutte des classes s'ajoute la lutte entre nations. C'est que la guerre est issue d'un déchaînement formidable des éléments subconscients qui, après avoir germé pendant bien des années, se sont à un moment donné manifestés pareils à un cyclone destructeur sur la face de l'Europe.

La grandeur des problèmes à résoudre n'a fait que ressortir davantage la médiocrité des efforts humains livrés à eux-mêmes. Ni le militarisme, ni le socialisme ne sont en état de trouver la vraie solution du problème de la paix mondiale. « La meilleure politique pour ce monde et pour l'autre », nous enseigne le Cardinal Mercier, « n'est pas toujours celle que dictent les prévisions des Chancelleries ni les supputations des États-Majors ; elle est inscrite dans la parole du divin Maître : « Avant tout faites régner Dieu et sa Justice ; le reste, vous l'obtiendrez par surcroît ». Ce n'est pas aux gouvernements ni aux politiciens mais à des simples de cœur qu'il a été donné d'entendre le cantique des Anges : « Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur terre aux hommes sur lesquels veille la Bonté divine. »

Mais écoutons encore la voix du Cardinal :

« Aimer c'est vouloir du bien.

» Je voudrais vous voir tous heureux. J'ai un désir si ardent de contribuer à votre bonheur. Et j'entends parler non seulement de votre bonheur de l'éternité, mais aussi de votre bonheur sur terre. L'un est, d'ailleurs, solidaire de l'autre. Le bonheur terrestre n'est que celui du ciel anticipé... Hommes de peu de foi que nous sommes, pourquoi ne réalisons-nous pas dans notre vie de chaque jour, ce que nous croyons ? N'avons-nous pas été assez secoués pendant ces quatre années de guerre ? N'avons-nous pas été assez avertis, qu'il serait insensé de vivre pour des intérêts terrestres, qu'il nous faut simplifier notre vie matérielle, notre vie morale, nous libérer des attaches à la créature, ne chercher plus que notre Union nécessaire ; voir Dieu en tout, partout, aspirer à Lui, être adhérents à Lui ou, pour prendre l'énergique langage du grand saint Augustin, « être à Dieu, vivant de Dieu », « *vivere Deo de Deo* » ?

» Vivre cette vie, mes bien chers Confrères, c'est vivre la vie *éternelle* de Dieu, la vie *spirituelle*, la vie *intérieure*.

» Cette vie est la seule qui vaille d'être vécue » (1).

Nous voudrions prolonger ces citations à l'infini, mais on ne pourrait choisir les pages, il faudrait transcrire d'un bout à l'autre toute l'œuvre de celui dont nous célébrons aujourd'hui le jubilé mémorable. Toute une vie de labeur, de prière et d'amour actif ! Une œuvre d'enseignement non pas uniquement en paroles, mais surtout en action. La charité tout d'abord. Elle vient de son grand cœur. Et qui pourrait apporter ici un témoignage plus sincère et plus reconnaissant de cette bonté et de cette charité que nous autres, émigrés russes ? N'est-ce pas à lui que nous sommes redevables de toutes ces initiatives si variées et toujours si généreuses pour secourir les indigents, ouvrir à notre jeunesse un large accès dans les écoles, élever sa voix en faveur de notre malheureux pays ?... Je ne saurais énumérer ici toutes ces preuves d'une sollicitude toujours active, toujours vigilante.

Patriote ardent, le Cardinal a su donner à notre époque de chauvinisme outrancier l'exemple de l'union parfaite d'un amour sans bornes pour son pays et d'un esprit chrétien le plus pur.

« La beauté sauvera le monde », a dit Dostoïevski, un de nos écrivains les plus profondément religieux et chrétiens.

Lors de sa grande épreuve, la Belgique a manifesté aux yeux du monde cette vraie beauté, celle d'un idéalisme qui ne fait pas un objet de transaction de ses principes, celle aussi d'un héroïsme sublime dans sa simplicité. « L'âme belge fut grande, fut belle pendant la guerre mondiale », pouvons-nous dire avec le Cardinal ; « elle fut grande, elle fut belle dans son premier élan d'unanime résistance à l'agresseur ; dans la boue de l'Yser, dans le sable brûlant de Tabora, sous le gant de fer de l'occupant ; elle est grande encore et toujours belle, quand elle n'écoute qu'elle-même et ses besoins intimes de fraternité » (2).

Aujourd'hui, en célébrant le Cardinal Mercier, ce ne sera pas à lui seul que reviendra notre hommage, mais aussi à son pays natal, car nous voyons dans l'homme l'incarnation vivante de tout ce qu'un peuple a produit de plus noble et de plus élevé.

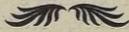
Vibrant à tous les courants et les besoins de son pays, encourageant de son exemple toutes les initiatives charitables, s'élevant à la hauteur d'un vrai apôtre de l'unité chrétienne, le Cardinal exerce sur tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher l'ascendant d'un vrai élu du Seigneur.

(1) *La vie intérieure*, T. I, Préface.

(2) « Hommage religieux au soldat inconnu ».

Qu'il me soit permis d'apporter ici un faible tribut de la vénération qui, je le sais, est partagée par mes nombreux compatriotes et coreligionnaires orthodoxes, à celui qui réalise la parole de l'Évangile : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux » (1).

Prince Grégoire Troubetzkoi



de M. Lacour-Gayet, *Membre de l'Institut*

A la séance publique annuelle des cinq Académies de l'Institut de France du 25 octobre 1920, j'ai fait, comme délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques, une lecture ayant pour titre *Le Cardinal Mercier et les gouverneurs allemands de la Belgique*. Cette lecture était une sorte d'anthologie, dont les morceaux étaient empruntés aux mandements et aux lettres du Cardinal pendant la période de l'occupation. Pour joindre mon hommage, si bref soit-il, à tous ceux que *La revue catholique des idées et des faits* va réunir en l'honneur de Son Éminence, je me permets de reproduire les premières et les dernières lignes de cette lecture.

« Au mois d'août 1914, la Belgique paisible, innocente et neutre, vit se fondre sur elle un fléau effroyable : c'était la ruée des armées de Guillaume II... La Belgique avait résolu de se défendre, elle fut mise à feu et à sang. Liège, Visé, Louvain, Dinant, Aerschot, Termonde, d'autres villes encore et d'autres villages, que de chapitres dans la tragédie de la Belgique martyre !

» Cependant où était, dans le pays de la désolation et de l'esclavage, l'autorité légale ? Deux hommes la représentaient : un soldat et un prêtre, un roi et un cardinal.

» Sur un petit coin des Flandres, derrière des marécages et des dunes de sable, le roi Albert I^{er} a groupé autour de lui tout ce qu'il a pu sauver de la petite armée nationale : il occupe quelques mètres carrés de terrain ; c'est tout ce qui reste de la Belgique indépendante ; mais, vrai chevalier de l'Honneur et du Droit, il ne désespère pas ; il est sous les armes, il garde le contact avec la France, il attend.

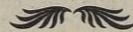
» Au cœur même de la Belgique, dans la cité archiépiscopale de Malines, à l'ombre du clocher de Saint-Rombaut, dans sa modeste demeure, autour de laquelle circulent jour et nuit des patrouilles allemandes, le cardinal Mercier fait face à la tyrannie qui violente sa patrie sous toutes les formes. Que savait-on du primat de Belgique, jusqu'au jour où le drame de 1914 le projeta dans la pleine lumière de l'histoire et le présenta à l'admiration des hommes quand il était dans sa soixante-troisième année ?

» Professeur de philosophie à l'Université de Louvain, dans cette ville studieuse où les Allemands ont commis l'un de leurs deux plus grands crimes, — l'autre s'appelle Reims, — l'abbé Mercier avait marché d'un pas assuré dans la voie que Léon XIII

avait ouverte à la renaissance des études théologiques. Philosophe, savant, écrivain, il était justement apprécié des esprits cultivés. Mais qui pouvait se douter que ce pur intellectuel, que ce maître du néo-thomisme fût aussi, au suprême degré, un homme d'action, de courage et de charité ? Dans son cabinet de travail de Louvain, une inscription portait ces mots : *Labora sicut bonus miles Christi*, « Travaille comme un bon soldat du Christ ». Il l'avait souvent commentée avec ses chers étudiants. Il allait lui être donné de montrer que devant le Barbare, contempteur du Droit et de la Justice, violateur des traités et de toutes les lois divines et humaines, il saurait combattre jusqu'au bout, jusqu'à la victoire, comme un soldat du Christ. Car il n'eut jamais devant l'occupation étrangère l'attitude d'un suppliant, mais bien d'un combattant. N'ayant d'autres armes que le courage, la foi, le sentiment du devoir, n'ayant d'autre refuge que la prière, il a renouvelé de nos jours l'image de ces évêques du cinquième siècle qui, par la seule puissance de leur caractère religieux et par leur énergie civique, surent tenir en échec la sauvagerie des Barbares d'alors. Ils avaient été les *defensores civitatis*. Le cardinal Mercier fut sur un domaine plus étendu le *defensor regni*.

» Parmi les figures morales de la guerre, l'Archevêque de Malines a pris une place d'honneur. Le patriotisme et la foi ont fait de ce prêtre un héros et un victorieux. Le primat de Belgique, que l'Académie des Sciences morales et politiques s'honore de compter parmi ses associés étrangers, a bien mérité ce jugement de notre confrère M. Émile Boutroux : le cardinal Mercier fut l'homme qui, « armé de sa seule droiture, de la pureté de son cœur et de la charité évangélique, a fait mettre la force à genoux ».

G. Lacour-Gayet



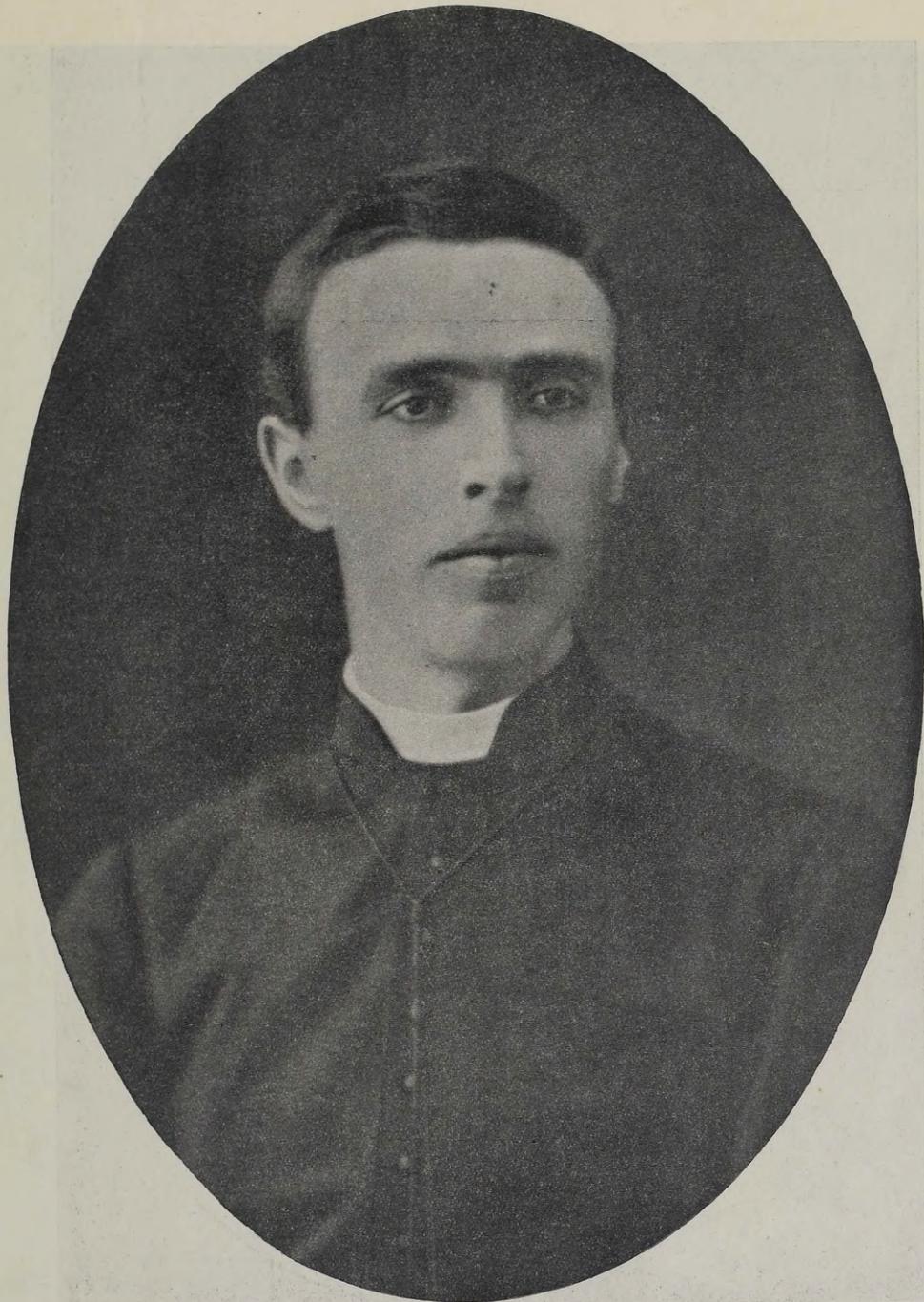
du Baron Seillères, *Membre de l'Institut*

Son Éminence le Cardinal Mercier est aujourd'hui le prélat qui nous fait le mieux comprendre quelle était l'immense situation morale des représentants de l'Église dans les âges de foi intacte, — véritables synthèses et symboles du peuple groupé autour de leur bâton pastoral. — Son haut exemple nous permet aussi d'entrevoir comment cette situation pourrait redevenir telle en tout pays chrétien, pour le plus grand bien du monde civilisé.

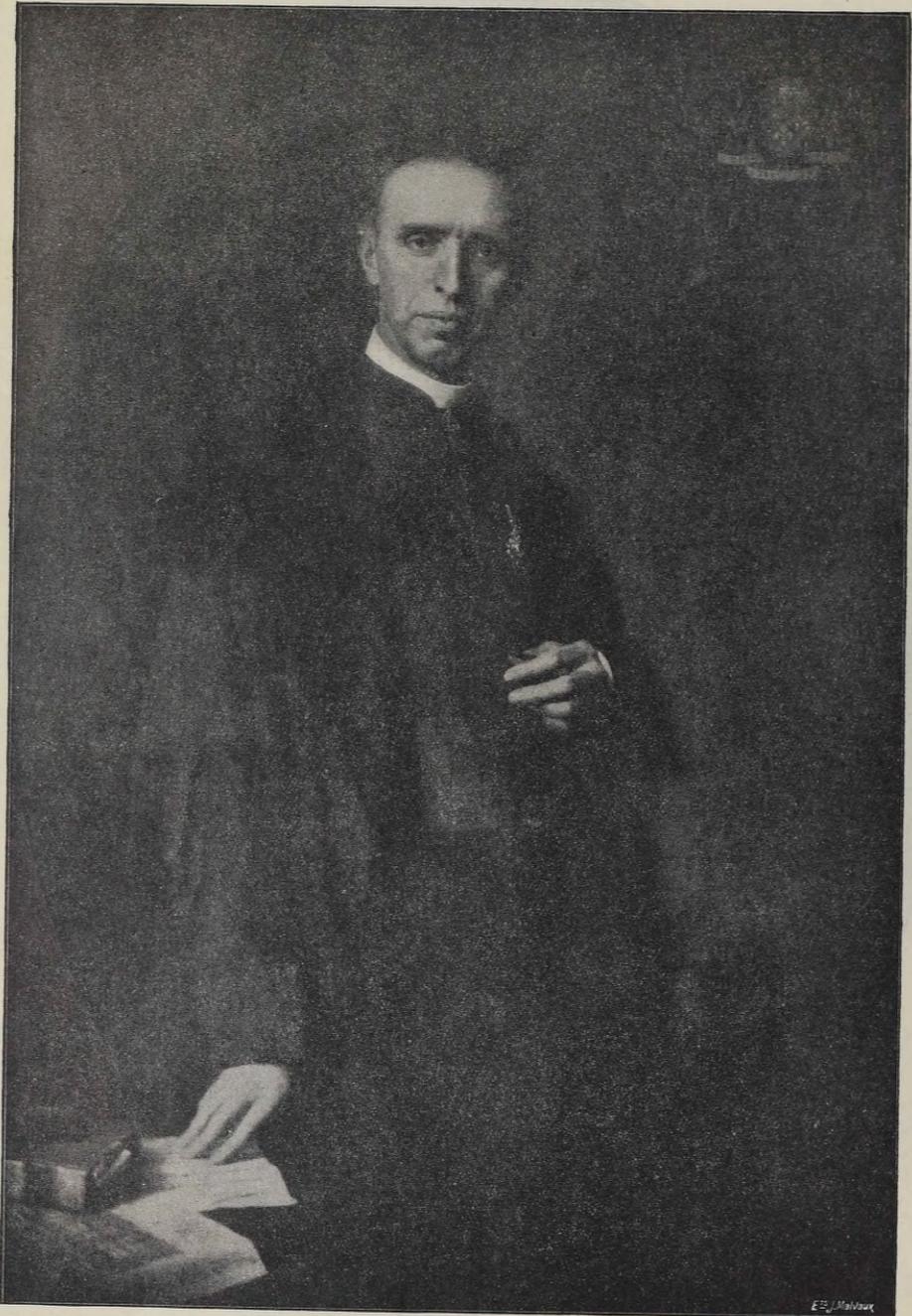
Frant Seillères



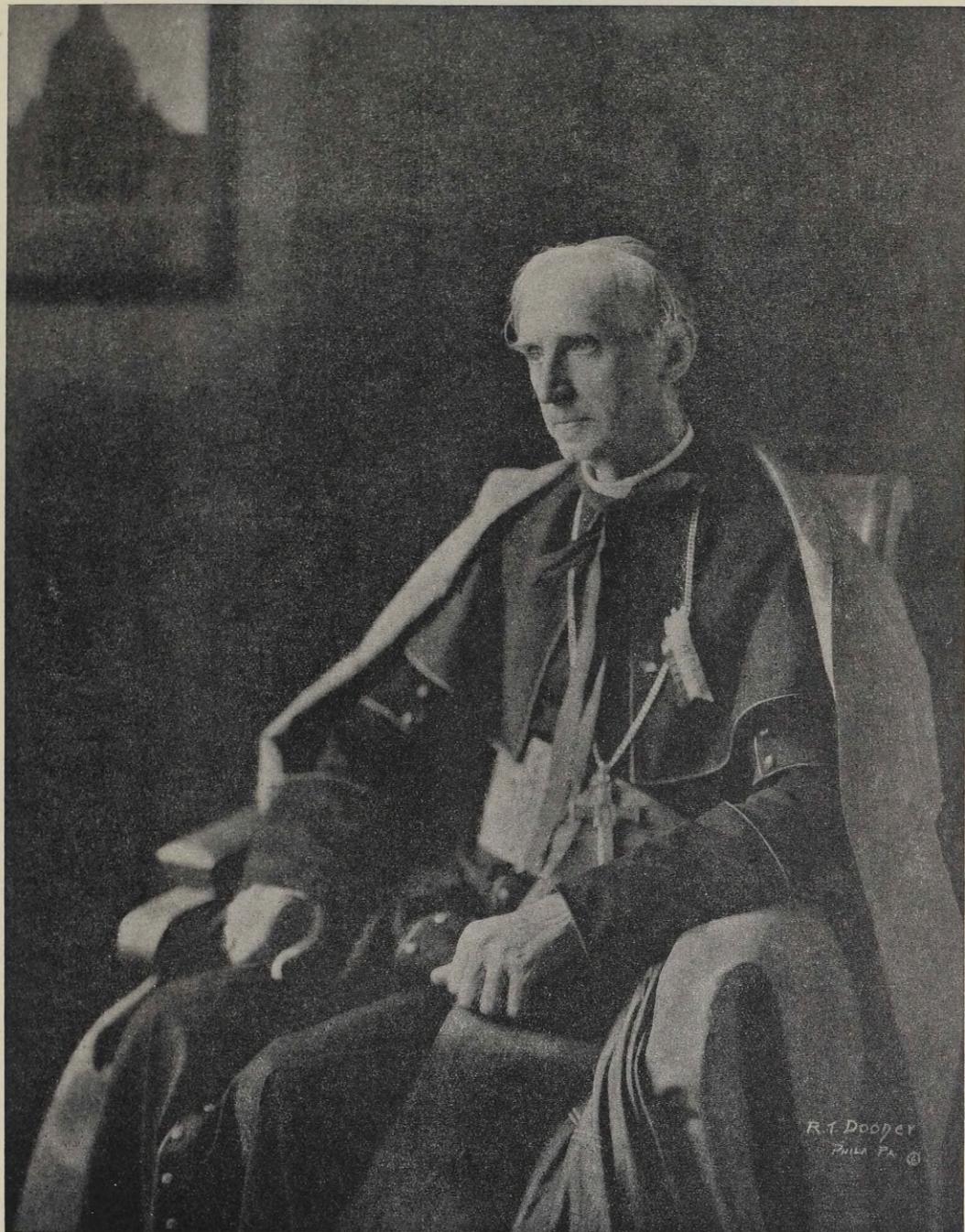
(1) Math. V, 15.



LE JEUNE PRÊTRE



LE PROFESSEUR



L'ARCHEVÊQUE



Ce cliché est la propriété de M. l'abbé Van der Plancken, rue des Récollets, 2, Anvers. On peut se procurer chez lui reproductions photographiques et héliogravures.

LE PONTIFE

de M. Louis Madelin

Lorsque, pendant les mois de ce terrible été de 1914, nous recevions au front où l'on combattait, des nouvelles de l'Europe subvertie, le nom du Cardinal Mercier était un de ceux que nous acclamions. Des poilus qui, certes, ne savaient pas le nom de leur évêque, ni même celui de leur curé, avaient vite appris celui du Cardinal-Archevêque de Malines. On savait que, dans la Belgique envahie par une violation inouïe du droit des gens, malmenée par les reîtres allemands furieux de sa résistance, meurtrie, ensanglantée, bientôt privée de ses chefs civils et militaires, de son armée et de son Roi, un homme s'était dressé qui, entre les nouveaux Barbares et le peuple opprimé des fidèles, avait levé bien haut le bras pour arrêter les uns et protéger les autres. Nous croyions voir sur le ciel chargé de lueurs sanglantes se dessiner la haute taille du primat de Belgique. Le prélat, aux yeux de l'Europe tout entière et je dirai, reprenant le vieux mot qui ressuscitait tout naturellement, aux yeux de la Chrétienté, incarnait le Droit avec la Charité.

Dans l'isolement où nous vivions, ne recevant guère de nouvelles et n'ayant connu les désastres d'août et la victoire même de la Marne que par de fugitifs éclairs, tout nous apparaissait alors comme revêtu d'une sorte de prestige mystérieux et presque surnaturel. Nous avions l'impression, dans l'impossibilité de suivre l'histoire même que nous faisons, de vivre en pleine légende — une légende où l'horreur se mêlait à la grandeur, mais où se détachaient des personnages merveilleux de noblesse et presque surhumains.

Le Cardinal de Malines était de ceux-là. Je me rappelle que nous apprîmes, au fort de Douaumont, la mort du pape Pie X et la convocation d'un conclave et j'entendis un camarade, que certes les affaires religieuses n'avaient jusque-là guère préoccupé, dire : « Tant mieux ; ils ne pourront pas refuser un sauf-conduit au Cardinal Mercier et il ira dire à Rome comment les Boches se conduisent en Belgique et chez nous ! » Ce n'était pas seulement vis-à-vis de ses fidèles qu'il nous paraissait tutélaire, mais vis-à-vis de tout ce que l'Allemand opprimait, piétinait, massacrait.

Nous sûmes qu'il était parti pour Rome et l'on dit : « Pauvres Belges ! qu'est-ce qu'ils vont connaître maintenant que le Cardinal Mercier n'est plus là ? » Nous aspirions presque pour nos amis de Belgique à son retour.

Il est difficile à un historien de s'abstraire du passé. C'est même, pour certains d'entre nous, parfois une manière de travers professionnel, que de retrouver, à chaque instant, dans le présent les images du passé, et chez le modeste sergent que j'étais alors aux avant-postes de Verdun, l'historien ne pouvait mourir. Il n'est donc pas étonnant que l'archevêque de Malines m'apparaît sous les traits des grands évêques qui, au V^e siècle, s'étaient dressés en face des Barbares, couvrant de leurs manteaux les communautés chrétiennes, et levant leurs crosses de bois comme la houlette du berger qui cherche à sauver ses brebis. Je revoyais un Loup, de Troyes, allant au-devant d'Attila et parvenant à intimider le terrible roi des Huns. Tout était écroulé dans les Gaules : les chefs des cités gallo-latines avaient disparu, les magistrats romains, les membres des curies, les officiers de l'Empire, les soldats de Rome. Dans le grand tourbillon des invasions, les évêques du Christ seuls étaient restés debout. Ces hommes, d'apôtres avaient dû se faire chefs de cités, protecteurs du peuple, magistrats et administrateurs. Et contre les Barbares, Visigoths, Vandales, Sicambres, Burgondes, Huns, ils étaient les défen-

seurs. Certains étaient des vaillants : ils ne portaient ni casques ni cuirasses, mais sur la tête leurs mitres basses et sur la poitrine la tunique de lin et le pallium de laine ; à la main ils ne tenaient pas l'épée, mais la légère crosse de bois blanc, qui était naguère encore le bâton de l'apôtre et qui devenait l'arme fragile du droit. Ils se présentaient au Barbare entourés de quelques clercs apeurés ; ils allaient au-devant de la horde sans timidité, arrêtant le cheval de l'horrible chef, parlaient au nom de Dieu et de l'humanité, essayaient les injures et parfois les brutalités, s'entêtaient à parler encore et telle était l'autorité qui émanait de leur double caractère de prêtre de Dieu et de protecteur du peuple, que maintes fois, ils écartaient de leur troupeau, l'affreuse menace qui l'avait fait grelotter de terreur. On s'est souvent demandé sur quoi s'était fondée au Moyen Age la fidélité du peuple à l'Église ; il n'y a guère de doute qu'une de ses plus solides assises était le souvenir, transmis de génération en génération, du rôle alors assumé, dans l'affaissement de toutes les autres autorités, par les évêques de Gaule.

Le Cardinal Mercier faisait revivre, en plein XX^e siècle, l'évêque titulaire du V^e siècle et tel rapprochement achevait de l'entourer à mes yeux d'un nimbe lumineux.

Je n'avais pas l'honneur alors de le connaître. Je l'ai vu depuis, si simple en sa noblesse, si humain après ces heures surhumaines, souriant, avec des éclairs de gaieté dans les yeux quand il parlait de ses relations avec les autorités allemandes et les hauts soldats de l'Empire. Ces gens croyaient tenir l'Univers sous leurs bottes et ils sortaient penauds d'un entretien qu'ils avaient commencé sur le style arrogant des seigneurs de la guerre. Ils s'apercevaient qu'il y avait un seigneur plus haut qu'eux de cent coudées ; il leur faisait peur. La force pourtant primait le droit et dans le palais épiscopal de Malines la force devait capituler, l'écume à la bouche, devant le droit.

La crosse du primat de Belgique s'était faite tutélaire comme celle des grands évêques d'il y a quinze cents ans et Attila, cuirassé de fer, s'inclinait, sans comprendre, devant cette houlette de bois — parce que, derrière l'homme qui l'élevait si haut, ils devinaient une force supérieure à celle des canons et des mitrailleuses : une âme de pasteur qui chérit son troupeau.

Louis Madelin



du Comte Gonzague de Reynold, *Professeur à l'Université de Berne, délégué suisse à la Commission de coopération intellectuelle de la Société des Nations*

La vie internationale, qui est peut-être une forme du désordre européen, m'a valu, maintes fois déjà, l'honneur de rencontrer quelques-uns de ceux qu'on appelle les « maîtres de l'heure » ou les « maîtres du monde ». Jusqu'à présent, ils m'ont tous paru justifier cette parole du grand Bernois Albert de Haller, à son visiteur Casanova. C'était le temps où l'on se rendait en

Suisse pour voir les hommes plutôt que des paysages. Casanova s'était donc rendu chez l'illustre poète des *Alpes* ; et, tout en prenant congé, il lui annonçait qu'il terminerait par une visite à Ferney son voyage chez les *Alpicoles*. « Vous allez voir M. de Voltaire? lui dit Haller ; il contredit les lois de la physique : il est plus grand de loin que de près. » Grandeur des événements, petitesse des hommes : c'est pourquoi nous sommes écrasés.

Cependant, deux fois, j'ai eu le sentiment de la grandeur : en présence du Pape et en présence du Cardinal. Et maintenant, dans la solitude où j'écris, je cherche à me rendre compte de ce sentiment, à dégager les éléments de cette grandeur.

Le premier, c'est un contraste. Contraste avec l'agitation, la fébrilité, le désarroi de ce temps. Hâte et confusion, logomachies, beaucoup de bruit pour rien, beaucoup de gestes, mais peu d'actes ; immensément de bonne volonté, mais peu d'intelligence : tel est ce monde sous le double règne de l'après-guerre et de la démocratie. Comme il justifie le proverbe : l'enfer est pavé de bonnes intentions ! En vérité, lorsqu'on a lu à son réveil les gazettes, lorsqu'on a pris part dans la journée à deux ou trois conférences, assisté dans la soirée à des réceptions dites « diplomatiques », enfin, avant de souffler la chandelle, étudié quelques rapports mal faits sur de graves questions, comment ne pas s'endormir avec la certitude que toute cette agitation, en grande partie stérile, est une des causes de notre impuissance ? Le monde actuel a perdu confiance dans l'avenir, parce qu'il n'a plus la notion d'éternité. Mais au Vatican, mais à Malines, le calme règne ; la paix intérieure que nous avons perdue, s'y répand et rayonne, baignant toute chose dans une atmosphère de douceur et de sérénité. Et l'on comprend alors cette parole d'Isaïe : « Que celui qui a la foi ne se hâte point ! »

De là tant d'aménité, de simplicité, d'indulgence et de douceur. A distance, je m'étais représenté le Cardinal comme un homme presque terrible, comme un saint Jean Chrysostome, vainqueur des empereurs byzantins et portant encore les stigmates de leurs persécutions. Lorsqu'après avoir gravi un escalier sans lumière, je vis, dans l'embrasure de la porte, se dresser devant moi cette haute stature dont je ne pouvais encore distinguer les traits, j'eus presque peur. Mais quel étonnement en découvrant saint François de Sales ! Comment cette voix si douce, avec tant de bonté dans l'inflexion, tant de politesse dans le langage, a-t-elle pu lancer de telles foudres dont les carreaux ne sont pas éteints ?

Parce que les maîtres du monde et de l'heure, les puissants du siècle, unissent en général la force matérielle à la faiblesse de l'esprit. Voilà pourquoi ils n'ont que deux moyens pour convaincre : le plaidoyer et la violence ; voilà pourquoi il faut qu'ils fassent du bruit, perquoets qui doivent imiter le tonnerre, comme dans le conte de Villiers de l'Isle-Adam. Mais il n'y a qu'un tonnerre capable de faire taire les bavards et de briser les violents : celui de la Vérité. Ceux qui portent la Vérité dans leurs mains, n'ont pas besoin de hausser la voix, ils n'ont qu'à l'élever sur les foules : les barbares reculeront. Dans la lutte séculaire entre Rome et César, être vainqueur aujourd'hui pour être vaincu demain, c'est le destin de César. Que peuvent des armées contre une doctrine inaccessible, qui juge avec toute sa rigueur, mais avec toute sa tranquillité ?

L'homme qui a parlé au nom de la Justice, peut ensuite parler au nom de la Paix. La Justice et la Paix s'embranchent à l'ombre de la doctrine. Ici, nous découvrons le troisième élément de cette grandeur : l'intelligence. Je n'oubliais pas, en effet, en franchissant le seuil de l'archevêché, cinq ans

après la guerre, que ce prêtre à qui j'allais rendre hommage, était un philosophe, un métaphysicien. Je n'oubliais pas que c'était avec des volumes à couverture jaune de l'abbé Mercier, directeur de l'Institut supérieur de Philosophie à Louvain, que j'avais pénétré, étudiant du collège Saint-Michel à Fribourg, dans la doctrine de saint Thomas. A distance, il avait donc déjà été mon maître. Et je songeais à la force invincible à la force d'attraction que possèdent aujourd'hui, comme des aimants, ceux qui parlent au nom d'une doctrine cohérente et complète, ceux qui savent conformer leurs actes aux principes de leur métaphysique. Aujourd'hui, l'édifice ruiné, il faut, pour le reconstruire, commencer par le toit. *In principio erat Verbum* : devise de la Sagesse éternelle dont j'allais interroger un des dépositaires ici-bas.

C'était un soir de printemps, un soir de fin mars, la veille du jeudi-saint. Il avait plu, mais le ciel commençait à se découvrir, un ciel violet sombre avec une marge d'or à l'horizon. Je sortais de l'archevêché, encore tout ému de l'entretien que je venais d'avoir et je contempiais la tour de la cathédrale, cette tour monolithique empourprée par un couchant pontifical. Et je comparais le Cardinal à la tour de son église. Et je comprenais mieux ce que signifiait ce mot qui hante notre époque astreinte à tout reconstruire : l'unité.

Reynolds



de M. G. K. Chesterton

Il y a environ six mois, une revue me demandait le nom du plus grand homme que j'eusse jamais rencontré. Il est dommage qu'on m'ait demandé cela six mois trop tôt, car je n'étais pas à même alors de répondre que j'avais eu l'honneur de rencontrer Son Éminence le Cardinal Mercier. Je dus me rabattre sur l'un ou l'autre homme de lettres, tel homme de génie — et rien que cela — tel auteur de chefs-d'œuvre ordinaires. En d'autres termes, jamais encore, avant ma visite au Cardinal Mercier, je n'avais rencontré de personnage historique au vrai sens du mot ; jamais je n'avais vu de héros. Car un homme de lettres ou même un génie n'est pas aussi souvent que cela un héros. Il n'est même pas souvent un personnage historique. Ses livres restent après lui, dira-t-on, mais ils se bornent trop souvent à ne « rester » que sur les rayons des bibliothèques.

Un héros, un personnage historique au sens vrai du mot, est un homme qui apparaît au cours d'une crise quelconque de l'Histoire du monde, arrêtant ou détournant d'un grand geste, geste peut-être inconscient, le cours des événements, tels les héros épiques, Ulysse tendant son arc ou Roland sonnante du cor. Sur les quelques hommes de ce type qui ont brillé dans l'histoire, plusieurs étaient des soldats, mais une proportion remarquable étaient des prêtres. Tels furent S^t Ambroise à Milan et S. Thomas à Cantorbéry : tel fut le Pape qui défia Attila ; tel est aussi le grand Cardinal qui défia les Huns modernes au nom de la liberté belge. Les siècles passeront, et les détails de la Grande Guerre tomberont dans

l'oubli, comme les détails d'autres invasions périodiques et innombrables des mêmes tribus par delà les mêmes frontières. Et peut-être la postérité ne se souciera-t-elle guère de se rappeler que le nom oublié de la principale de ces tribus était la *Prusse* ; pas plus que la plupart d'entre nous ne se soucient de savoir si tels persécuteurs payens furent Visigoths ou Ostrogoths. L'invasion impie de la Belgique et les noms de tous les envahisseurs auront été absorbés par un seul grand nom qui court à travers l'Histoire : *les Barbares*. Mais de même que les hommes se souviennent de Roland sans avoir retenu les noms des Sarrasins, ou d'Arthur sans se rappeler les noms des Saxons, les générations futures — en contemplant les longues avenues du Passé — y verront toujours une figure solitaire se dressant au-dessus d'une masse informe : un prêtre défiant une armée.

Au contact d'une chose éternelle comme celle-là, on se sent tressaillir. Mais, en l'espèce, les détails du défi augmentent encore l'intérêt. Le Cardinal Mercier affrontant les Allemands c'est, par excellence, l'esprit de la civilisation affrontant ce quelque chose d'inférieur que nous dénommons force ou violence. Nous qui avons le bonheur d'être ses contemporains et, peut-être même, de le rencontrer, nous pouvons aisément comprendre qu'il ait été à même de se montrer diplomate, comme déjà il s'était montré philosophe et théologien. Une intelligence de cet ordre est à multiples facettes, et peut-être pouvons-nous mieux apprécier sa diplomatie que ces générations éloignées qui ne verront qu'un profil héroïque, une figure dans l'épopée sans fin de l'Europe. Nous savons quelle finesse, quelle ironie, quel humour, quelle humanité le Cardinal apporta dans les pourparlers, même au cours de la guerre, dans les innombrables conférences du temps de paix. Mais, en tant qu'Anglais, et n'exprimant qu'une petite partie de ce que tous les Anglais ressentent, je voudrais avant tout rendre témoignage de ce sentiment unique que j'éprouvai : celui de parler à un homme vivant, au plus charmant et au plus intéressant des gentlemen, et d'avoir en même temps la sensation de contempler d'une distance d'un millier d'années un homme déjà entré dans l'histoire.

B. Hilaire Belloc



du Comte Bernard de Vesins

MONSIEUR L'ABBÉ,

Votre lettre m'a été remise avec un long retard dû à mon absence de Paris. Je regrette d'autant plus ce retard, que j'aurais été heureux d'apporter une toute petite pierre au monument que la *Revue catholique des idées et des faits* voudrait élever en l'honneur de Son Éminence le Cardinal Mercier.

Avant de l'avoir vu, j'avais appris à l'admirer et un des souvenirs que j'aime à rappeler lorsque je vais parler en Belgique, c'est celui que m'avait laissé la lettre des évêques belges, à leur peuple, lorsque la colonie du Congo fut donnée à votre pays par le Roi Léopold II.

Jamais on n'avait indiqué avec plus de hauteur dans les

vues les devoirs qu'impose aux peuples civilisés la colonisation des pays sauvages. Cette lecture avait fait sur moi une impression profonde qui dure encore. Vraiment, l'Épiscopat Belge, sous l'impulsion du vénéré Cardinal, avait pris la figure d'une assemblée de docteurs et d'apôtres instruisant les peuples selon la mission divine donnée à l'Église par Notre Seigneur Jésus-Christ.

Depuis, et grâce à vous, Monsieur l'abbé, j'ai eu l'honneur d'être reçu par Son Éminence le Cardinal Mercier, dont la figure avait encore grandi devant le monde à la suite de sa conduite héroïque pendant la guerre.

Rien ne peut rendre l'émotion que nous avons éprouvée, nous Français, qu'il daignait recevoir, devant ce grand vieillard en qui est réunie la double majesté de Cardinal de l'Église et de champion de la Belgique martyre. Auprès de lui, on se sent à la fois dominé par son immense supériorité et soutenu par la bonté paternelle qui luit dans ses yeux bleus dont le regard est si profond.

En même temps que la Belgique, le monde catholique tout entier fêtera cette figure unique de prélat et de patriarche, dont le peuple belge peut être justement fier.

B. Hilaire Belloc

de M. Hilaire Belloc

Il est difficile pour un homme de ma génération d'écrire comme je me propose de le faire : ces lignes auront nécessairement une certaine allure d'indépendance qu'en l'occurrence je regrette.

Au surplus, il est difficile d'écrire de la sorte, parce que le public auquel je m'adresse dans les colonnes de cette *Revue* est très différent de la société dans laquelle je vis, et dans l'atmosphère de laquelle je vois les choses. Mais un homme ne peut s'exprimer que s'il le fait sincèrement, et ce que j'ai dans l'esprit, je dois le dire.

Voici : les valeurs de l'Europe contemporaine ont été complètement falsifiées, principalement par une perversion mécanique et inepte de l'instruction générale (dans les classes moyennes surtout) ; mais aussi, et dans une grande mesure, par la domination universelle de la presse quotidienne. Il en résulte que la principale mesure des valeurs humaines, sociales et temporelles (je ne parle pas des valeurs de nature plus élevée), la vraie pierre de touche, qui est la renommée, en est arrivée à notre époque à se subdiviser en deux catégories : la fausse renommée et la vraie. La fausse renommée, telle une espèce de mirage, obscurcit les vraies valeurs européennes. Elle est éphémère, elle est extrêmement variable, mais elle n'en continue pas moins de nuire. La vraie renommée ne se manifeste que par intermittence. Il semble qu'on regarde des montagnes par une journée de brouillards mouvants.

Dans l'Europe contemporaine la plus grande figure — et de beaucoup — est celle de Son Éminence le Cardinal Archevêque de Malines. Et cela se vérifie à la fois dans les deux acceptions

de la renommée, son aspect personnel, et son aspect public. C'est lui qui est de loin la plus grande figure contemporaine tant par sa valeur intrinsèque que par les circonstances extérieures, c'est-à-dire par la situation qu'il occupa au cours de la Grande Guerre.

A ceux qui liront ces lignes cette vérité doit paraître si évidente par elle-même, qu'ils s'étonneront de me la voir formuler à nouveau. Mais si je le fais, c'est parce que, au cours de mes allées et venues à travers l'Europe, je constate que le papier imprimé et la fausse instruction de notre époque produisent sur l'opinion publique des effets étonnamment divers ! Ici c'est un politicien de fortune, là un financier, plus loin un acteur, ailleurs un pur néant — bouteille vide arborant une étiquette — qui absorbent l'attention du public. Je constate aussi dans le trouble et le chaos de notre époque une espèce d'indifférence quant à la qualité de la renommée. Elle en est arrivée à n'être plus que simple répétition d'un nom vide de contenu. Les vraies valeurs restent méconnues.

Le temps en fera le triage. J'ai idée que dans ce qu'il restera d'histoire de notre époque, dans quelques siècles, très peu de noms émergeront. En tête viendra celui du Primat de Belgique.

Me plaçant sur le plan temporel et pour autant que les choses humaines et sociales valent indépendamment des valeurs éternelles, voici comment j'envisage la question. Il me paraît même concevable que la seule figure qui forcera le respect permanent de la postérité, sera celle dont je parle. Car il est certain que nos autres contemporains ne méritent guère ce respect permanent ; ils s'efforcent même assez peu de le mériter !

Il est à remarquer que lorsque de telles figures paraissent dans l'histoire (j'ai S. Anselme présent à l'esprit comme parallèle), elles réunissent trois qualités : spirituelle, intellectuelle et politique. Il ne semble pas y avoir de lien logique entre les trois, mais elles ont évidemment un lien organique ; car dans ces types très élevés on les retrouve presque toujours associées. Quiconque a le sens de l'Histoire est frappé par le retour de ce triple caractère chez les hommes ayant joué un rôle comparable à celui du Cardinal Mercier : j'ai en vue les trois particularités suivantes : sainteté, influence politique et philosophique. Une demi-douzaine de fois, nous les avons rencontrées dans l'Histoire d'Angleterre : chez Anselme (déjà nommé), chez Dunstan, Lanfranc, More.

Notre époque n'a rien donné de pareil à l'Europe, sauf le cas spécial auquel je consacre ces lignes.

On dirait que chacune de ces qualités renforce les deux autres.

Preions la moins élevée : la politique. Dans l'activité politique de n'importe quel homme d'État de l'Europe moderne on ne trouve rien de comparable à la fermeté, à la continuité et au résultat de l'œuvre politique du Cardinal-Archevêque de Malines. Il a été le seul à désirer les mêmes résultats et dans le même esprit avant, pendant et après la grande lutte ; et aujourd'hui encore son désir est resté exactement le même. Il est clair qu'on ne peut en dire autant d'aucun de ces petits intrigants que nous appelons politiciens ; et bien qu'on puisse l'affirmer d'un ou de deux grands soldats, cet éloge, dans leur cas, ne s'applique qu'à leur activité professionnelle et non pas à une activité politique générale. Mais s'agit-il de l'action politique du Cardinal-Archevêque de Malines, nous avons devant nous la plus haute forme de politique qui se puisse concevoir. On peut dire que, l'accumulation des circonstances favorables mise à part, son action seule suffit à rendre impossible la reviviscence d'une Prusse, puissance de proie. Je ne sais si le Cardinal excusera cette phrase, mais j'estime qu'il

a tué la Prusse, je pense que cette exécution salutaire lui est imputable plus qu'à qui que ce soit. C'est lui qui a tué la Prusse. Je sais que mon affirmation paraît extravagante, mais c'est délibérément que je la formule.

Dans l'ordre intellectuel, le monde catholique tout entier connaît l'œuvre de Son Éminence en tant que restaurateur du thomisme. L'autre moitié du monde moderne, la non-catholique, est dans la plupart de ces branches trop ignorante encore pour l'apprécier déjà, mais dans quelques années le monde anticatholique lui-même comprendra ce que veut dire : restauration du thomisme.

Sur le plan le plus élevé, le plan spirituel, il n'est pas permis de dire à la face d'un homme, tout le bien qu'on pense de lui, si cet homme est votre aîné ; mais on peut dire ceci : ce qui rend une renommée durable, ce qui, même dans l'ordre temporel, en est l'élément essentiel, c'est la sainteté.

M. Beller



de M. Robert-Vallery-Radot

Déjà légendaire, il est pour l'univers entier l'image de la Sainte Victoire sur le Mal. Dès qu'il paraît revêtu de cette majesté familière qui lui conquiert tous les cœurs, dès qu'il écrit un mandement aussitôt reproduit par toute la presse du monde et de tous les partis, une grande lumière se fait dans nos ténèbres et nous ressentons, comme les premiers chrétiens devaient l'éprouver au contact des Apôtres, l'émanation toute pure de la Charité, en entendant par ce vocable non point le succédané sentimental à quoi nous sommes habitués, l'obscurcissement spirituel des consciences modernes, mais la plus éminente des vertus théologiques dans sa vigoureuse plénitude, celle qu'a magnifiquement chantée saint Paul et qui est le cœur même du Christ, celle qui demeurera toujours après la fin des temps, alors que la foi et l'espérance auront cessé. Tout en lui est charité : sa science elle-même qui comprend tous les besoins intellectuels, moraux et sociaux de notre temps et qui à Louvain sut créer le premier foyer Thomiste de rénovation métaphysique. C'est toujours les âmes qu'il voit dans les hommes et dans les âmes Dieu et son ordre infrangible. Toujours il ramène toute question à l'unique nécessaire, à notre béatitude. C'est pourquoi il ne se trompe jamais. Il est tout charité. Ses indignations, ses fères ironies, ne dépassant jamais la mesure, flagellent à l'endroit sensible le tyran et le fourbe ; elles vengent le persécuté et, très simplement, sans se soucier des lâches conciliations, des obliques réserves, maintiennent au milieu de l'asservissement général les revendications intangibles de la justice, amenant ainsi, à force de douce fermeté, l'oppressur à composer malgré lui. Son admirable correspondance avec le Gouvernement allemand pendant l'occupation demeurera le plus beau titre d'honneur de l'humanité. Pendant quatre ans, sans une défaillance, il a tenu tête à la puissance la plus formidablement organisée de la terre, ne laissant passer non seulement aucun crime mais aucun abus de pouvoir dans l'administration occupante sans protester avec une noblesse, un sens des cir-

constances, un art de la dialectique, qui exalte le cœur aux sommets cornéliens, une fierté plus cinglante que tous les mépris et toutes les railleries des plus redoutables pamphlétaires. Ces témoignages resteront et crieront toujours à la face du Ciel comme le sang de l'innocent encore invengé, en dépit des arguties des économistes.

Le Cardinal Mercier a été l'âme de la Justice outragée, la conscience des Alliés. Il le demeure toujours. Alors que nous assistons à la monstrueuse mystification de cette Paix de financiers et de marchands, que nous voyions venir dès l'armistice et que nous nommions déjà il y a trois ans l'escroquerie de la Victoire, il ne cesse, chaque fois qu'il est nécessaire, de ramener les esprits troublés ou défaillants à la saine notion du Droit des peuples, et l'univers, pour un temps, fait silence et écoute cette grande voix qui vient de Dieu. Récemment son mandement de Carême, en pleine confusion politique, en pleine offensive anglaise, en pleine débandade de la Bourse dominait tous les bruits de l'égoïsme et des convoitises. Tous les journaux citaient ses paroles vengeresses ; et dans les théâtres parisiens, pendant les entr'actes, sur l'écran lumineux, elles apparaissaient entre les cours de la livre et du dollar et des réclames d'automobiles.

La Belgique a la gloire de posséder le Pasteur dont la grandeur domine de très haut notre époque encrassée de matérialisme, mais tous les chrétiens et en particulier les Français se sentent un peu ses brebis. Penser seulement à lui ennoblit et fortifie, et c'est avec une ferveur toute filiale qu'un modeste écrivain de France est heureux d'associer son indigne hommage à celui que la *Revue catholique des idées et des faits* s'apprete à lui rendre solennellement.

Robert Volken-Adol



du Général Mangin

Pendant la longue durée de la guerre mondiale, la voix de S. E. le Cardinal Mercier ne cessa de s'élever, dominant le tumulte des batailles. A son clergé, à ses fidèles, le bon Pasteur prêcha la difficile vertu de Patience : les épreuves n'auront qu'un temps et elles sont sanctifiantes ; les tourments de la Passion précèdent la gloire de la Résurrection. Mais ce n'est pas dans l'inertie fataliste de la résignation qu'est le secours : c'est dans la foi en la justice du ciel et dans la certitude de la victoire.

Le Pouvoir occupant, c'est ainsi qu'il était convenu d'appeler l'autorité allemande, essaye vainement d'imposer silence à cette voix puissante, inflexible, qui répandait la consolation et l'énergie dans le cœur du peuple belge et qui faisait tressaillir l'univers entier. Avec le Gouvernement général, occupé successivement par les généraux von Bissing et von Falkenhausen, et avec le baron von der Planken, chef du département politique, une correspondance s'engagea au sujet des mandements du Cardinal, puis de tous ceux des actes de l'autorité administrative qui blessaient la population et en particulier les prêtres. Von Bissing, qui a sollicité du Cardinal-Archevêque de Cologne d'être mis en relations avec le Cardinal-Primat de Belgique, est fort conciliant au début, mais bientôt s'irrite et menace ; — von Falkenhausen se refuse à discuter toute question qui ne

concerne pas directement les intérêts religieux : il est tranchant et autoritaire. — Diplomate de carrière, von der Lancken a la plume facile et le tempérament froid ; c'est un casuiste qui discute volontiers sur le *pouvoir de fait* et le *pouvoir de droit*, sur la philosophie de Kant opposée à celle de St-Thomas, sur les origines de la guerre et sur la politique de l'Angleterre, de *omni rescibili et quibusdam aliis*.

Mais, il se trouve toujours devant la même sérénité souveraine, le même cœur *viril et pacifique* qui a donné le mot d'ordre à ses prêtres : *fermeté et douceur*, et qui l'applique. Une haute courtoisie permet la discussion avec tous, et l'expression de tous les sentiments, même celui de l'indignation la plus vive. Les atrocités commises à l'entrée des troupes allemandes, pillages, incendies et massacres, pèsent comme un lourd remords sur les autorités d'occupation ; leur évocation les exaspère. Si le Cardinal les rappelle pour les flétrir, la demande d'explication arrive : mais S. E. répond par des précisions nouvelles, qui augmentent le chiffre des prêtres et des paisibles habitants massacrés, et réclame une enquête judiciaire, menée par des magistrats des deux nations. Proposition qui apparaît fort ironique et reste sans réponse.

Puis suit la pénible discussion au sujet de la séparation administrative qui eût coupé en deux la Belgique : tous les évêques se joignent à leur primat, qui sollicite et obtient l'opposition du Saint-Siège, dans cette question capitale de l'Unité nationale.

Mais la lutte la plus âpre fut motivée par les travaux forcés et les déportations des chômeurs belges, d'abord requisitionnés pour travailler au profit de l'ennemi et contre leur patrie, puis transportés en Allemagne. Les peines les plus rudes après la peine de mort, atteignaient ainsi ces malheureux. Leur Pasteur fit entendre alors le langage de la plus haute éloquence, celle qui part du cœur, et dont les mots ont la signification des suprêmes sacrifices. C'est le pays tout entier qui se dresse à sa voix et qui réclame sa part de toutes ces souffrances :

« Il serait inique, dit-il, de faire peser sur la classe ouvrière seule la déportation. La classe bourgeoise doit avoir sa part dans le sacrifice, si cruel soit-il, et tout juste parce qu'il est cruel, que l'occupant impose à la nation. Nombreux sont les membres de mon clergé qui m'ont prié de réclamer pour eux une place à l'avant-garde des persécutés. J'enregistre leur offre et je vous la soumets avec fierté. »

Et quand ses prêtres sont condamnés à l'amende pour n'avoir pas voulu séparer leur sort de celui de leurs ouailles, le grand Cardinal apporte leur amende avec une soumission dédaigneuse :

« Nous attendrons, dans la patience, notre revanche.

« Je ne parle pas de notre revanche terrestre : Nous l'avons déjà, car le régime d'occupation que vous nous faites subir est honni de tout ce qu'il y a d'honnête dans le monde entier. Je parle du jugement de l'histoire ; je parle du jugement inéluctable du Dieu de justice... »

Vraiment, l'éloquence ne s'est jamais élevée plus haut, dans la chaire chrétienne, ni dans le prétoire, ni à la tribune des assemblées. Et l'histoire après tant de délits de justice, enregistre l'hommage rendu par les envahisseurs avant de quitter le pays d'où les chassaient les armées du Droit et de la Liberté. En quittant Bruxelles, von der Lancken écrivait au Cardinal : « Vous incarnez pour nous la Belgique occupée dont vous êtes le pasteur vénéré et écouté... »

Le noble pays avait trouvé une voix digne de lui.

Mangin

Biographie du Cardinal Mercier

Chargé de retracer ici la carrière du Cardinal Mercier, à l'occasion de ses noces d'or sacerdotales, je ne pense pas qu'on attende de moi un pompeux panégyrique : la piété filiale a sa pudeur qui met une sourdine à l'expression de l'admiration la plus sincère. Je ne prétends pas non plus faire œuvre d'historiographe : l'histoire réclame le recul du temps et des conditions de pleine indépendance que seul l'avenir réalisera. En déroulant d'une manière objective les principaux événements d'une vie qui se poursuit : sous nos yeux et que nous croyons encore bien éloignée de son terme, nous voulons simplement satisfaire à une légitime curiosité, et, démêlant avec discrétion dans cette destinée les conduites de la Providence, rendre uniquement gloire à Dieu.

I

PRÉPARATIONS ET DÉBUTS (1851-1882)

Le cardinal est issu de bonne et vieille souche bourgeoise qui plonge ses racines en terre française, mais qui depuis bientôt trois cents ans, certainement depuis 1640, s'est fixée en Belgique. Dès lors, on trouve les Mercier établis définitivement dans le Brabant-Wallon, à Nivelles d'abord, à Braine l'Alleud ensuite, où ils se livrèrent longtemps à la culture du sol, puis tâchèrent de l'industrie. Le grand-père du Cardinal joignait à l'exploitation d'une tannerie l'exercice de la première magistrature administrative. Il remplit les fonctions de maire pendant trente-quatre ans et s'est survécu dans la mémoire des générations sous cette appellation populaire « le vieux maire ».

Il occupait une importante habitation rurale dont l'histoire retiendra le nom, car c'est là que devait naître Désiré-Joseph Mercier, le petit château du *Castegier*, comme on dit, actuellement transformé en maison d'œuvres et placé sous le vocable cardinalice pour perpétuer le souvenir du plus illustre enfant de Braine l'Alleud.

Paul Léon Mercier, le père du Cardinal, s'adonna non sans succès à la peinture, il a laissé d'excellents portraits de famille qui attestent un pinceau de talent. Il connut en 1830 le frisson patriotique : au premier tocsin de la Révolution, il accourut à Bruxelles pour y faire le coup de feu avec trois membres de sa parenté. Le nom des Mercier figure quatre fois sur le mémorial des volontaires Brainois qui exposèrent leur vie pour la cause de l'indépendance nationale.

Dans le petit salon qui sert d'antichambre au bureau du Cardinal, quelque visiteur indiscret aura peut-être levé les yeux sur une délicieuse scène d'intérieur : c'est un tableau de Paul Léon Mercier représentant le « vieux maire », type d'ancien régime, empreint de gravité antique — dont les traits se reflètent sur ceux de son petit fils — sa femme arrêtant un regard de tendresse sur sa petite-fille, groupés autour d'eux avec art dans des attitudes d'un naturel parfait leurs cinq enfants parmi lesquels le peintre s'est reproduit lui-même : dans quelle atmosphère de haute sérénité, de noblesse d'âme, d'esprit traditionnel semblent baigner toutes ces figures et comme ce beau passé semble porter un grand avenir !

C'est à Braine-l'Alleud même, dans une des familles les plus considérées de la région, que Paul-Léon trouva l'élève de son cœur, la femme prédestinée, Barbe Croquet, restée en vénération au pays où elle était gracieusement surnommée « la sainte Madame Barbe ». Des neuf enfants qui honorèrent sa maternité, deux moururent au berceau et la disparition prématurée du père laissa peser sur la veuve la charge de sept orphelins.

Désiré-Joseph, le dernier survivant, naquit au *Castegier*, le 21 novembre 1851, sous les riants auspices de la Vierge dont l'Église célèbre en ce jour la Présentation au Temple. Quelles vertus et quelles grâces s'écoulèrent de l'âme maternelle dans l'âme du fils, s'épanchèrent sur lui de cette chrétienne d'élite, en avance sur son temps par la pratique de la communion quotidienne, saintement passionnée pour toutes les œuvres de la charité : c'est le secret de Dieu qu'il nous suffit d'entrevoir sans chercher à le pénétrer. Cette mère donna au Seigneur dans la vie religieuse trois filles, parmi lesquelles celle qui fut Sœur Marie-Madeleine, Pauvre Claire, si riche de mérites ; elle donna au Seigneur pour le service des autels, son Désiré-Joseph, et ne crut pas mieux assouvir les nobles ambitions de son cœur maternel. Son fils Léon, heureusement doué, devait embrasser la profession médicale et y conquérir à Bruxelles de rapides succès ; ravi très tôt au plus brillant avenir, il ne sera oublié ni chez les grands où il était recherché, ni chez les humbles, sa clientèle de choix.

Avec quelle facilité Désiré aurait pu se frayer un chemin honorable vers la carrière administrative, par exemple, où semblaient l'attirer son oncle Adolphe, directeur de l'Enregistrement à Hasselt, son oncle Siméon, directeur général au Ministère des Finances, son cousin germain Edouard Mercier qui fut trois fois ministre. Mais à l'appel d'en haut, d'autres influences purent mêler leurs attractions : l'Abbé Anthyme Charlier, demi-frère de sa mère, doyen de Virginal, ecclésiastique de grande allure et d'insigne vertu, qui, plus tard, initiera son neveu, pendant ses vacances professorales, aux travaux du saint ministère, et surtout Mgr Adrien Joseph Croquet, le propre frère de sa mère, qui évangélisa pendant quarante ans les Peaux Rouges et fut auréolé par les indigènes de ce beau surnom : « le Saint de l'Orégon ». En tout cas, dès que l'étoile mystérieuse de la vocation se leva au firmament de son âme, touché de son rayon, le jeune homme la suivit avec un joyeux empressément ; il sera prêtre pour être apôtre.

Enfant de l'archidiocèse, il reçut à Malines sa formation complète : au Collège Saint Rombaut il fit ses études humanitaires, au Petit-Séminaire sa philosophie, au Grand Séminaire sa théologie.

Évoquant un jour, au cinquantième anniversaire de l'établissement ses années de collégien, il a pu dire : « Je dois à l'éducation reçue ici ce que j'ai pu devenir dans la suite... J'ai gardé avec respect le souvenir des anciens MM. Robert, La Force, Pieraerts. Robert nous apprit à obéir, La Force nous apprit à travailler et à vouloir, Pieraerts nous apprit à oser. »

Sur quoi, M. Goyau, dans l'intéressant article qu'il donna en 1917, à la *Revue des Deux Mondes*, observe avec finesse : « Les Allemands ont pu mesurer la valeur de ce professeur d'initiative qui fut M. Pieraerts ».

Le cours de philosophie allait avoir sur l'orientation de sa pensée une influence décisive. Il ne put échapper, en effet, à la clairvoyance du jeune homme que la condamnation du système de l'ontologisme succédant à celle du traditionalisme laissait son maître déconcerté et, d'autre part, la Providence voulut qu'il eût dès lors la première révélation d'une autre philosophie appelée à remplacer les théories frappées par Rome, le thomisme que lui apportait, sous une forme mitigée d'ailleurs, le manuel du P. Tongiorgi, communiqué à ses disciples par un élève anglais, le futur abbé Richardson.

Inévitablement, des questions surgirent dans l'esprit alerte du jeune étudiant, mais il en ajourna la réponse, l'heure avait sonné de l'étude de la théologie. Il s'y consacra pendant trois ans, au Séminaire d'abord, puis, pendant quatre ans, approfondit la science sacrée à l'Université de Louvain, où il prit les grades de bachelier et de licencié en théologie. La soutenance de ses thèses de licence, en juillet 1877, fut exceptionnellement brillante.

Quel esprit l'animait dans ces études poursuivies avec tant d'ardeur et couronnées par un tel succès, M. Georges Goyau l'a dit excellemment : « Il briguait quelque chose de mieux qu'une maîtrise intellectuelle dans les sciences théologiques : son contact fréquent avec les écrits des Pères, sa familiarité quotidienne avec saint Paul, tendaient à former en lui, non point un spécialiste en sciences sacrées, mais un apôtre de Jésus-Christ. S'il apprenait par cœur les *Épîtres*, s'il inaugurerait sur ses cahiers cette façon de les traduire qui lui est si personnelle et qui leur fait rendre tout leur suc, ce n'était pas à des fins d'exégèse, mais c'était pour imprégner son âme « des plus grandes pensées dont se composa la première atmosphère morale du christianisme ». Il se cultivait pour les âmes qu'il aurait un jour à cultiver, et concevait l'étude comme un apprentissage de l'action, non comme une jouissance cérébrale. Sa vocation gouvernait son travail intellectuel ; les intuitions non moins profondes que soudaines, qui lui découvriraient d'amples horizons d'études, étaient systématiquement ajournées ; il mortifiait toutes les aspirations qui ne tendaient pas uniquement en lui à l'éducation du futur prêtre. »

Prêtre, il le devint dans le courant de sa première année académique. Appelé à Noël 1873 par Mgr Jacops, président du Collège du Pape Adrien VI aux fonctions de sous-régent qui comportaient la célébration de la messe quotidienne, n'ayant pu, à cause de son extrême jeunesse, participer aux ordinations régulières, il reçut la prétrise le Samedi-Saint, 4 avril 1874, au Palais de la Nonciature à Bruxelles, des mains de S. E. Mgr Cattani, archevêque d'Ancyre, Nonce apostolique près S. M. le Roi des Belges, l'auditeur qui assistait le prélat officiant, en a gardé le souvenir et en réclame le bénéfice

mical, c'était Mgr Vincent Vannutelli, aujourd'hui Cardinal, doyen du Sacré-Collège, doyen de préséance, d'âge et de création cardinalice. Qui eût prévu qu'au retour du cinquantième anniversaire de cet événement privé qui se passait dans l'intimité de la chapelle de la Chancellerie apostolique, toute la chrétienté, pour ainsi dire, s'intéresserait par d'universelles sympathies ?

Le lendemain, jour de Pâques, le jeune prêtre montait à l'autel dans sa chère église paroissiale de Braine l'Alleud et offrait pour la première fois la divine Victime au sein de l'allégresse générale. La Providence voulut-elle lui présager que sa vie serait un tissu de succès et d'épreuves ? Son cœur, en ce grand jour, fut disputé à la joie par la tristesse et cette fête radieuse s'enveloppa pour lui d'un voile de mélancolie : la vénérable mère frappée de congestion, absente de la première messe le son fils, inspirait de vives inquiétudes. Elle se rétablit d'ailleurs assez longtemps pour jouir plusieurs fois du bonheur qui lui fut refusé le 5 avril et cette noble existence ne prit fin que huit ans après en 1882.

Au mois d'octobre 1877, l'abbé Mercier fut désigné par l'autorité diocésaine pour enseigner la Philosophie au Petit-Séminaire de Malines, et, ultérieurement, au départ de Mgr Du Rousseaux, nommé évêque de Tournai, fut chargé de la direction spirituelle des jeunes lers, succédant dans cette tâche à M. le chanoine Mangelschots, nommé directeur du Séminaire.

Rompant net avec le vague spiritualisme éclectique où s'était raîné l'enseignement après la chute des systèmes condamnés, le jeune professeur inaugura dans son cours l'étude de la philosophie colastique, préluant ainsi à son insu à la grande mission que l'avenir lui réservait, devant même l'apparition de la célèbre Encyclopédie *Aeterni Patris* de Léon XIII, qui, en 1879, allait mettre le thomisme en honneur et même en faire une loi. Son coup d'essai fut un coup de maître. D'emblée, l'abbé Mercier se révéla homme né pour enseigner par la lucidité de l'exposition, par le chaleureux entraînement de sa dialectique, par cette parole directe, vivante qui brçait, pour ainsi dire, l'assentiment des élèves et leur faisait trouver dans les matières les plus arides un intérêt puissant et toujours renouvelé.

C'est durant les deux dernières années de son professorat malinois, ce les âmes des jeunes gens destinés au sacerdoce furent l'objet de sa plus ardente sollicitude. Il se sentait pour ce ministère délicat un naturel attrait et, vraiment, il possédait pour y réussir des aptitudes et des grâces spéciales. Les prêtres qui ont passé par ses mains arderont son empreinte. Les principes de spiritualité qu'il inculquait lors, la méthode d'oraison affective qui en est le fondement, il les exposa plus tard avec autant de profondeur que d'onction dans ce petit livre, composé longtemps avant d'être publié, *A mes Séminaristes*, un incontestable chef-d'œuvre.

Il était tout entier à l'accomplissement de ces devoirs qui s'accordaient si bien avec ses goûts lorsque soudain cette vie calme fut interrompue par une mission extraordinaire. Il fallut quitter Malines pour retourner à Louvain, y créer l'enseignement thomiste sur l'ordre de Léon XIII.

II

LOUVAIN (1882-1906)

Dès le début de son pontificat, le grand Pape avait conçu une idée éniiale : sauver de l'anarchie le royaume de l'intelligence, l'unifier par une philosophie assez vaste, assez puissante pour reconstituer hiérarchiquement tout le savoir humain, si prodigieusement accru cependant depuis un siècle, demander le secret de cette synthèse ardente et féconde au maître incomparable qui l'avait réalisée pour son époque, au XIII^e siècle, à saint Thomas.

En face de la confusion des systèmes, de la banqueroute du cartésianisme, du traditionalisme de Bonald et de La Mennais, de l'ontologie d'Ubaghs et de Rosmini, du criticisme semi-hégélien de Guinier et de Hermès, Léon XIII, par son Encyclopédie *Aeterni Patris* du août 1879, proclamait la déchéance de toutes ces idéologies et la nécessité d'édifier sur leurs ruines la philosophie thomiste, il en réclama la restauration, pressait tous les maîtres de « rompre à leurs élèves ce pain vivifiant et robuste ».

Il ne s'agissait pas de la restauration archéologique d'un cadre troit et exclusif, mais, tout au contraire, le Pape voyait dans la doctrine restaurée de l'Ange de l'école un organisme vivant, « portant soi, comme l'écrivait Victor Delbos, de quoi éclairer, vivifier et

stimuler la raison et la foi, les sciences profanes et les sciences sacrées, la philosophie et la théologie, le sensible et l'intelligible, le réel et l'idéal, l'expérience du passé et les découvertes de l'avenir, l'oraison et l'action. »

L'idée a fait fortune, tout au moins, elle est en marche depuis longtemps, bien lancée, elle fera son chemin, elle s'est généralisée dans les écoles catholiques, elle s'impose même à l'enseignement officiel, mais j'ose dire que si Léon XIII n'avait pas rencontré le Cardinal Mercier, elle serait morte-née.

Passant au fait avec sa décision habituelle, le Saint-Père, par Lre f du 25 décembre 1880, demandait aux évêques belges de créer à l'Université de Louvain, une chaire de philosophie thomiste accessible à tous les étudiants. Ancien Nonce à Bruxelles, il nous avait tâté le pouls, il avait constaté le désarroi des idées sur le terrain philosophique, s'était rendu compte de nos déficiences, de la nécessité de former ici une race d'intellectuels catholiques de trempe supérieure, et en même temps, il avait envisagé les ressources qu'offrait Louvain pour la pénétration mutuelle de la pensée chrétienne et de la culture scientifique.

Devant l'exécution de ce dessein qui leur parut dépasser les capacités financières de l'Université et s'accorder difficilement avec notre mentalité utilitaire peu propice dans l'ensemble à la spéculation désintéressée, les évêques ne se rendirent qu'après quelques tergiversations au désir du Pape réformateur. Enfin, le 29 juillet 1882, leur adhésion fut pleinement acquise, et suggéré par Mgr Du Rousseaux, proposé à leur choix par le Recteur Mgr Pieraerts, comme titulaire du cours à fonder, le nom de l'Abbé Mercier réunit les suffrages du Cardinal Dechamps et de ses collègues.

L'Abbé Mercier, — chanoine honoraire dès le 12 août suivant, — surpris sans doute de cette nomination, mais pas désorienté, ne balança pas. Il s'en fut à Rome voir Léon XIII. Ils étaient faits pour s'entendre, ils se comprirent merveilleusement. Sur les indications du Saint Père, il conféra longuement avec les maîtres du thomisme romain et napolitain, Zigliara et Liberatore, Prisco et Mgr Talamo. A la suite de ces entrevues, il élaborait son programme, le soumit au Pape qui, moyennant quelques légères retouches, le fit sien et le couvrit de sa haute approbation. L'accord était complet entre le Pape et le professeur belge, désormais collaborateurs de la même pensée. A la base de la spéculation philosophique l'observation des faits pratiquée selon les méthodes d'investigation scientifique les plus récentes pour en faire jaillir les principes ; une philosophie qui cesserait d'être une ratiocination à vide, pour devenir une interprétation systématique des faits, la science des sciences. Le Pape admettait que dans l'ordonnance du plan d'études la psychologie offrit le point d'appui initial, comme une première prise sur le réel ; il insistait pour que le nouveau cours, appelé à faire passer un courant d'idées renovatrices dans toutes les disciplines universitaires, fût accessible aux étudiants de toutes les Facultés et que la langue véhiculaire en fût, non pas une langue morte, mais la langue vivante des étudiants, le français. « En français, en français, » répétait-il, avec une impérative précision.

Porteur de la pensée lumineuse de Léon XIII, nanti d'un haut mandat, le chanoine Mercier se rendit vaillamment à son poste d'honneur qui devait être un poste de combat. Il est armé, d'ailleurs, armé de science, il a confronté saint Thomas avec les contemporains, s'est plongé dans l'école positiviste, s'est assimilé les psychologues anglais, français, il a fréquenté chez Charcot, comme plus tard à Louvain chez Carnoy, Henry, Van Beneden, Van Geluchten, il repense la *Somme* avec un cerveau moderne, il est prêt à la récrire en formules adaptées à l'esprit de ses contemporains, il crée de toutes pièces une néo-scolastique, non pas figée et anachronique, mais frémissante de vie et d'actualité.

Le cours fut solennellement ouvert dans le grand auditoire du Collège Adrien VI, sous la présidence de Recteur Mgr Pieraerts. Dans son discours inaugural, le professeur développa les idées qui lui étaient chères et qui, loin de vieillir, ont gardé toute leur fraîcheur : l'alliance préconisée de la philosophie et de la théologie, disciplines distinctes mais non séparées, la réintégration sans réserve, sans tendance apologétique, des sciences d'observation dans l'enseignement philosophique, la synthèse de la métaphysique et de l'expérience.

On avait charitablement prophétisé au nouvel arrivant qu'il prêcherait dans le désert l'évangile thomiste et, dans une pensée de prudente compassion, on lui avait assuré la présence d'office d'étudiants en théologie. Les pessimistes enrent tort, fossilisés dans leur prévention rétrogrades, ils ne connaissaient pas l'état des esprits, ils ignoraient qu'on avait soif de lumière : étudiants de toutes les Facultés

accoururent au pied de cette chaire, cédant à l'attraction de ce jeune maître, prêtre-philosophe qui bousculait les routines, aéraït, rénouvait les idées, renversait la cloison étanche établie entre la pensée philosophique et les sciences, séduisait par son austérité même, exerçait une haute maîtrise intellectuelle, allait pendant un quart de siècle jouer un rôle de premier plan, s'ériger en chef d'école, susciter une pléiade de disciples enthousiastes. Des collègues d'Université, Léon de Monge entre autres, vinrent s'asseoir sur les bancs, avides d'un enseignement qui répondait enfin à leurs aspirations, parce qu'il sortait des formules périmées pour s'emparer du réel, parce qu'il se montrait de taille à mettre en déroute le positivisme de Taine, le subjectivisme de Kant avec les arguments rajeunis et accommodés du Stagirite et de saint Thomas.

Assumant un labeur écrasant, le chanoine Mercier parcourut seul une fois tout le cycle de la philosophie de 1882 à 1886. Les leçons étaient coupées chaque semaine par une séance de discussion. A l'enseignement oral, l'infatigable professeur joignait le travail de la plume. Il prenait possession de l'opinion publique en faisant paraître dans la *Revue catholique*, trois grands articles sur le *Déterminisme mécanique et la Liberté*. Il constituait un cercle d'études tout de suite florissant. Mais quelle que fût sa puissance de travail, il sentit bien qu'un homme n'y pouvait suffire. En vain chercha-t-il des collaborateurs dans le corps enseignant, il comprit qu'il lui restait à les former parmi ses élèves. Les premiers qu'il s'associa, fidèles interprètes de sa pensée, après Fontaine très tôt ravi à la science, furent MM. Nys, De Wulf, Deplonge et Thiéry, entre lesquels il ne tarda plus à distribuer les cours.

Ainsi, par une efflorescence naturelle, du programme qu'il s'était tracé devait sortir l'idée de l'École spéciale, de l'Institut. L'analyse allait toujours s'élargissant, la synthèse devait se déployer et s'amplifier toujours davantage. A la cosmologie se rattachaient les sciences physiques et mathématiques, à la psychologie les sciences naturelles ou biologiques, à la critériologie les sciences historiques, à la morale la sociologie, l'économie politique, la politique, et ces disciplines auxiliaires réclamaient des spécialistes.

L'association s'imposait comme une inévitable nécessité entre hommes d'analyse et hommes de synthèse pour féconder la philosophie par la science et élever la science jusqu'à la philosophie.

Dès 1887, Mgr Mercier — il avait été promu l'année précédente Prélat de la Maison Pontificale par un *motu proprio* — soumettait au Saint Père le projet d'un Institut qui réaliserait par son organisation la grande synthèse que l'un et l'autre avaient conçue. Le Pape applaudissait avec enthousiasme. En juillet 1888, il faisait part de ses intentions à l'épiscopat belge, en novembre 1889, il revenait à la charge, confirmait la mission dont les évêques avaient investi Mgr Mercier, nommé Président du futur Institut, et faisait don de 150.000 francs pour permettre « un commencement d'exécution ». En 1891, à l'Assemblée générale des catholiques à Malines, Mgr Mercier présentait sur la question un rapport désormais célèbre qui, par la largeur des vues et la vigueur des aperçus, excitait l'admiration générale; le distingué prélat y avait enchâssé la Lettre pontificale de 1889 et s'efforçait d'intéresser la charité catholique à l'exécution du plan de Léon XIII. Détail piquant : la Section du Congrès où fut donnée lecture du rapport était présidée par Mgr Abbeloos. L'histoire dévoilera le réseau d'intrigues ourdies contre l'œuvre voulue par le Pape, et qui, ayant vu le jour en 1891, ne reçut sa charte définitive par bref pontifical que le 7 mars 1894, dut lutter longtemps contre vents et marées, traverser une crise redoutable où elle faillit sombrer, avant de s'établir définitivement dans la paix. Un ex-voto de reconnaissance appendu dans le sanctuaire de Paray-le-Monial atteste la protection dont le Sacré-Cœur entoura l'Institut menacé et l'arracha sûrement à tous les périls.

Le Séminaire Léon XIII, qui réunissait d'abord dans la demeure même du Président et sous son autorité paternelle étudiants laïcs et ecclésiastiques, mais maintenant spécialement affecté à ces derniers, fut fondé en 1892.

A travers toutes les bourrasques, l'imperturbable énergie de celui que ses condisciples appelaient jadis « Sa Sérénité », ne se démentit pas un instant et se communiqua même par l'entraînement de l'exemple à ses collaborateurs. L'activité scientifique du Président fut prodigieuse, ses publications se succédèrent avec une étonnante rapidité, *Logique, Métaphysique générale, Psychologie*, et l'œuvre maîtresse universellement réputée, l'anti-Kantisme, par excellence, la *Critériologie*. Par leur haute valeur de pensée, par leur rigoureuse information scientifique, ces ouvrages aussitôt traduits dans toutes les langues de l'Europe, classèrent à bon droit leur auteur parmi les

philosophes les plus marquants du monde contemporain. La *Revue néo-scholastique*, qui doit aussi son existence à Mgr Mercier et dont il fut longtemps l'âme, n'a pas peu contribué à propager par le monde savant la philosophie de l'École et à lui concilier même dans les camps adverses, de respectueuses sympathies.

Depuis longtemps, il est unanimement reconnu que le Cardinal Mercier alluma au sein de l'Université un des grands foyers philosophiques où s'éclaire l'intelligence en quête d'une explication générale du monde. En est-il un autre qui projette ses clartés avec une égale splendeur sur l'universalité du réel, sur l'ensemble des relations dont la matière, l'être individuel, l'être social peuvent être le siège ? Est-ce qu'il existe dans cet ordre d'idées un centre international qui rayonne avec une égale puissance d'attraction sur les pays étrangers et appelle à soi toutes les élites ?

En Belgique, l'École de Louvain a produit des hommes qui dans toutes les carrières libérales se distinguent par une formation spéciale, une trempe intellectuelle supérieure, un sens catholique plus compréhensif.

Pour donner une idée de l'action exercée par Mgr Mercier sur ses élèves, je pourrais citer M. Fernand Passelecq (*XX^e Siècle*, février 1906), M. le Chanoine Noël, M. Crahay, bien d'autres, j'accorde la préférence, nul ne s'en étonnera, à M. F. Van Cauwelaert qui, sur l'invitation des *Stemmen onzer eeuw* d'Amsterdam, y traçait ce portrait si vivant du Cardinal, dans le numéro du 17 février 1906.

« S'il était possible de jeter sur la toile d'un seul coup de pinceau, les traits caractéristiques de Mgr Mercier, son portrait serait certainement réussi; il me semble, en effet, que la cohésion parfaite, l'unité-hevée de l'ensemble, est la note dominante de sa personnalité.

Il lui a fallu des dons extraordinaires, naturellement; mais je crois que la grande force de Mgr Mercier git dans la haute conscience qui a présidé à ses actes, elle tient en ces deux mots : se connaître et se dominer. La volonté, maîtresse du corps; elle-même, mue par une charité qui prend son envol vers les cimes; et ces coups d'aile, guidés par la lumière de la raison : toute sa vie, une page de morale thomiste.

Sur les traits de Mgr Mercier se lit la souveraineté de l'âme; il est de ces hommes qui sont « *durchgeistet* », leur tête a été modelée sur leur esprit. Un visage oval, au large front marqué de lignes énergiques, et qui va en s'aminçant avec un profil d'ascète; des yeux pleins de douceur et de paix, mais pénétrants; des cheveux clairsemés; une haute stature; des mains longues et fines qui, en s'ouvrant, accompagnent discrètement la parole; une figure qui respire la force mais plus chargée déjà de fatigue que d'années; imposante, mais tellement baignée d'aménité que, jeunes étudiants fraîchement débarqués, nous courrions à lui, spontanément, pour toutes sortes de renseignements, et avec les plus insignifiantes difficultés, sans penser que nous volions ainsi les moments inestimables d'une vie précieuse.

Mercier est un modèle de bonté : s'oublier, et s'épuiser sans cesse pour répandre la joie autour de lui. Je connais des exemples touchants de sa libéralité; il donnait comme un riche, et ce qui lui restait, c'était la pauvreté. Pour faire du bien à autrui, il a tout aussi largement utilisé et gaspillé son temps. Ses élèves ont souvent abusé de sa bonté. Il était le confesseur de nombreux jeunes ecclésiastiques, et de quelques laïques aussi; mais nul ne comptera ceux dont il fut le conseiller, le guide, le protecteur.

Ses heures de parler étaient affichées; mais chacun croyait avoir pénétré assez avant dans l'intimité du maître, et trouvait son cas personnel assez intéressant, pour dépasser le plus souvent la loge du portier, et monter quatre à quatre l'escalier qui menait à la chambre accueillante.

J'ai eu honte souvent d'en avoir usé de la sorte, en constatant plus tard, au secrétariat, que non seulement des étudiants, mais tout aussi bien des prêtres, des religieuses, des gens du peuple accaparaient son temps par leurs doléances et leurs requêtes. Et pour quelles futilités parfois! J'ai connu une semaine entière qui ne lui laissa que deux heures d'étude tranquille. Et quand, souffrant de la souffrance qu'il devait

à éprouver lui-même, et regrettant qu'à tant d'œuvres impatiemment attendues on refusait le temps de venir au jour, quand j'osais critiquer le manque de jugement de tous ces importants, il arrivait à Mgr et souriait... et de fermer sa porte à clef. Parfois même, se sentant débordé, il allait chercher un refuge à l'Hermitte, près de Waterloo, dans sa modeste maison de campagne.

Nous admirions encore en Mgr Mercier sa simplicité et son humilité. D'ordinaire il ne portait aucune marque extérieure de ses dignités ; il trouvait grand plaisir à se promener avec ses séminaristes au jardin de l'Institut, et à partager leur frugal repas. Ce qui caractérise les humbles c'est qu'ils permettent à des inférieurs de ne pas trouver leurs productions irréprochables. Et je me rappelle combien je fus gêné, lorsque, la première année que je suivais son cours, Monseigneur me pria de lui faire remarquer ce qui, dans ses leçons ou dans ses livres, nous paraissait à nous, susceptible d'être corrigé. D'autres encore, bien souvent, avaient reçu l'expression du même désir.

Un autre trait saillant, c'est l'aspiration continuelle à se perfectionner. Je ne crois pas que Mgr Mercier ait jamais été satisfait d'un seul de ses ouvrages, dans l'état où les nécessités de l'enseignement et de la lutte philosophique les lui arrachaient — toujours prématurément, à son avis. Il paraît que durant ses années de professorat à Malines (1877-1882) il déchirait son manuscrit à chaque fin d'année, pour s'obliger à retravailler toute sa matière, de a jusqu'à z. Et c'est un fait qu'à chaque nouvelle édition de ses œuvres, on y retrouve à peine des traces de la précédente.

Mgr Mercier aime profondément les hommes ; il est de plus un connaisseur d'hommes et un éducateur.

Il cause avec vous, une toute première fois il n'a presque pas l'air de vous observer ; mais il vous apprécie à l'intonation de votre voix, il vous devine à l'agencement de vos phrases, il lit votre âme dans vos yeux et dans votre maintien.

Je ne sais s'il existe en Belgique quelqu'un qui ait mieux compris l'art de s'attacher les jeune gens et de les conduire. Il doit avoir cela dans le sang ; et si je veux me figurer Mgr Mercier tel qu'il est, je dois me le représenter au milieu de ses élèves, surtout à l'Institut St-Thomas. Cette besogne avait pris son cœur. Nul professeur, à l'Université de Louvain, n'a conquis plus d'amour et de respect ; et la phalange déjà nombreuse de fidèles disciples sortis depuis vingt-cinq ans de l'Institut Saint-Thomas est restée attachée au maître de tout son cœur et de toute son âme.

Monseigneur Mercier eut toujours le respect des trésors que la jeunesse porte en elle. Sa grande préoccupation était de faire de ses étudiants des hommes forts ; dans ce but il leur prêchait la sanctification par l'action plutôt que par le renoncement, persuadé que celui qui aime vraiment le bien et remplit sa journée par le travail, fuira naturellement le mal. De là, à l'Institut, cet esprit de travail si intense que plus d'un y exposa sa santé. Mgr Mercier regardait encore la maîtrise de soi et un vif sentiment de sa propre responsabilité comme plus salutaire pour la jeunesse que la prudence timorée qui trop souvent lui enlève tout ressort.

Les séminaristes de son Institut jouissaient d'une grande liberté d'allure. Monseigneur aimait les étudiants aux idées personnelles et n'exigeait pas que leur opinion fût en tout conforme à la sienne. C'est ainsi que ses élèves trouvaient dans leur salle de lecture plus de cent cinquante revues de philosophie aux tendances les plus diverses. Il avait assez de confiance en la force de la vérité et en la bonne foi de ses élèves pour ne craindre aucune défaillance. Ce qu'il préférait chez un élève, c'était la sincérité et la générosité ; l'idéal d'un jeune homme lui était chose sacrée ; il a toujours détesté les hypocrites, les calculateurs, et les jouisseurs.

Toute cette analyse nous a graduellement conduits au fond de la

personnalité de Mgr Mercier : l'éducation telle qu'il la donne reproduit le plan sur lequel il a bâti son âme. »

III. L'ÉPISCOPAT

Pendant près d'un quart de siècle, Mgr Mercier soutint pour la cause de la philosophie chrétienne de rudes labeurs et de durs combats. Confiant en Dieu, obéissant au Pape, fidèle au devoir, il avait triomphé de tous les obstacles, il avait assis son œuvre sur des bases solides, il pouvait la quitter, la laissant en mains sûres et expertes. Son élévation au siège de Malines qui suscita le plus vif enthousiasme au sein de l'Université, du diocèse, de la Belgique entière, servit merveilleusement la renommée de l'Institut et apporta comme une consécration, éclatante à la restauration de la philosophie thomiste dont il avait été l'artisan.

Désigné par Pie X le 7 février 1906 comme successeur du Cardinal Goossens, — décédé le 25 janvier précédent, — publié dans le Consistoire du 21 février, Mgr Mercier fut sacré Archevêque de Malines dans l'église métropolitaine de Saint-Rombaut, le 25 mars, en la fête de l'Annonciation, par S. E. Mgr Vico, Nonce Apostolique, et solennellement inauguré à Malines, au milieu des démonstrations de l'allégresse populaire, le lundi de Pâques, 10 avril. Un an après, aux applaudissements de la Belgique, particulièrement reconnaissante au Pape de couronner les mérites exceptionnels de son Primat et de ne pas la laisser plus longtemps sans représentant dans le Sacré Collège, l'Archevêque fut créé cardinal-prêtre le 15 avril 1907 et reçut le chapeau avec le titre de Saint-Pierre-ès-Liens, le 18 avril suivant. Cette promotion au cardinalat donna lieu à Rome et à Malines à des manifestations religieuses qui revêtirent un éclat inaccoutumé.

Ceux-là seuls qui ne connaissaient que le professeur, l'académicien, l'écrivain, le chef d'école, et ne savaient pas que chez ce penseur la pensée se tourne invinciblement à l'action, ont pu s'étonner de l'activité prodigieuse déployée par le Cardinal Mercier depuis le jour où il est monté sur le siège de saint Rombaut. *Apôtre de Jésus-Christ*, c'est sa devise, son mot d'ordre, sa consigne et le champ de cet apostolat effraye presque par son immensité. On ne voit pas ce qui peut y échapper, on se rend difficilement compte de ce qu'il embrasse. La vaste administration d'un diocèse de deux millions trois cent mille âmes, la direction d'un clergé qui compte plus de deux mille prêtres, la complication infinie des œuvres à créer, maintenir, développer, adapter, œuvres religieuses, charitables, sociales, scolaires avec toutes leurs ramifications, les appels incessants adressés à la sollicitude de l'évêque, tous les intérêts de la patrie et de l'Église, par dessus tout, l'exercice du magistère doctrinal : n'est-il pas vrai qu'un gouvernement de cette amplitude, quelles que soient les collaborations dont il s'entoure, fait retomber sur celui qui en est la tête, à qui revient l'inspiration, l'impulsion, le contrôle, une charge écrasante. Voilà dix-huit ans que celui qui fut investi de cet honneur redoutable en porte le poids sans avoir connu une heure de défaillance, une heure de distraction, toujours égal à lui-même, toujours à la hauteur de sa tâche, docteur infatigable des intelligences, entraîneur d'âmes, tuteur des faiblesses, exciteur des énergies, ne se refusant jamais, se prodiguant toujours, mystique et réaliste, hardi et prudent, loyal et habile, grand et simple, s'élançant vers l'idéal et passionné d'action, lutteur et pacifique, laissant dévorer son temps et le retrouvant toujours, apôtre par la parole et par la plume, apôtre par la lumière, mais avant tout par la charité, *Apostolus Jesu Christi*.

Cette activité apostolique, débordante et ordonnée, qui se distribue dans tous les domaines, s'éparpille sur une foule de points, s'empare de toutes les conjonctures, saisit toutes les opportunités, mais se ramène à l'unité par le but auquel elle ne cesse de tendre, l'affermissement et l'extension du royaume de Dieu, la diffusion de la vie surnaturelle, cette activité se reflète comme dans un fidèle miroir dans la collection des « Œuvres pastorales », cinq volumes poussés seulement jusqu'à la fin de 1918. On conçoit qu'il ne peut être question d'analyser ici les trois cents pièces, Actes, Allocutions, Lettres, que renferme ce répertoire auquel d'ailleurs devra s'ajouter la documentation encore éparse des cinq dernières années.

Cette étude sera faite ailleurs, elle distinguera les enseignements du Cardinal spécialisés à certaines catégories sociales avec une prédilection, me semble-t-il, pour les prêtres, les ouvriers et les jeunes gens, et les enseignements plus généraux adressés à la masse des fidèles.

Avec quelle ardeur de zèle l'apôtre du clergé s'est employé à faire

resplendir par l'éclat de la sainteté la tribu sacerdotale, c'est ce qu'attestent avec éloquence les retraites diocésaines prêchées par lui-même, recueillies dans ces livres de puissante doctrine et de si vigoureux élan spirituel, qui s'intitulent : *Retraite Pastorale et Vie intérieure*, où tant de prêtres, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Italie et en Espagne, ont trouvé le secret de la perfection.

Le Cardinal, malgré ses goûts de haute intellectualité, a toujours aimé le commerce des ouvriers, il a évoqué dans une délicieuse causerie faite à Braine-l'Alleud en 1907, comme un des plus doux souvenirs de ses années d'études, la joie d'avoir été Xavérien « Mamelouk », d'après un sobriquet local fièrement relevé, d'avoir disputé avec ses camarades le lapin, de l'avoir gagné parfois « pour revenir ensuite le soir en devisant avec ses chers ouvriers Brainois ». De nombreuses allocutions qui parsèment les volumes d'Œuvres pastorales font vibrer la même note de saine et franche sympathie démocratique. Que de discours consacrés à l'élucidation des questions sociales dans un esprit de justice et de concorde, de fermeté et de mesure !

Nul ne sera surpris qu'il ait gardé à la jeunesse le meilleur de son cœur, que les problèmes d'éducation, d'organisation scolaire souvent traités par lui en Belgique, à Vienne même (dans un Congrès de la Ligue catholique de l'Enseignement en 1912) soient l'objet de ses préoccupations préférées.

Parmi les enseignements d'ordre général, les grandes Pastorales annuelles du Carême occupent le premier plan, elles franchissent d'ailleurs les frontières du diocèse et répandues par les journaux, les tracts de propagande, obtiennent l'audience du pays tout entier et de l'étranger. Elles se partagent naturellement en trois séries : avant, pendant et après la guerre. Comment, parmi les premières, ne pas rappeler celles qui eurent un immense retentissement sur l'opinion publique, ces coups de clairon apostoliques qui ébranlèrent les consciences : instructions sur le modernisme, en 1908, les devoirs de la vie conjugale, en 1909, la Communion des enfants, en 1910, la Libre Pensée athée et la Morale, en 1912, qui eut des échos au Parlement, celle-là, et donna lieu à une lettre de redressement des interprétations malignes.

La guerre ! le point culminant de la carrière du Cardinal. Elle a révélé sa grandeur en le montrant à tous, sur un plus vaste théâtre, tel qu'il est. Il ne s'est point haussé à la taille des événements, il s'y est trouvé de plain-pied et les a comme naturellement dominés de toute la hauteur de sa raison et de sa foi. Aussi ardent patriote qu'homme d'Église, profondément humain et essentiellement suraffecté, il a trouvé dans l'oraison, au pied de son crucifix les divines lumières, dans son cœur ignorant de la peur la magnanimité, dans sa conscience la loyauté impeccable, sur ses lèvres la parole d'or et, disant simplement ce qu'il fallait dire, il a confondu l'astuce, intimidé l'arrogance, vengé l'honneur, libéré toutes les âmes.

Serène incarnation du droit et de la justice en face de toutes les fourberies et de toutes les violences, il fut pendant les cinquante mois de l'occupation, le drapeau de la Belgique opprimée et l'âme de tout un peuple, le mainteneur des courages et la voix de l'héroïsme. Sa première Pastorale de Noël 1914, trempée de larmes et vibrante d'énergie, retentissant de rivage en rivage, parcourant les océans, est allée partout, jusqu'aux extrémités du monde, porter chez les victimes la confiance, chez les oppresseurs l'inquiétude, dans l'univers l'affirmation indomptable de la force morale.

Jamais sa plume ne fut plus féconde. Dans une volumineuse correspondance, il dispute pied à pied les derniers lambeaux de liberté avec le caméléon von Bissing, le brutal von Falkenhäusen, le retors von der Lancken et à chacun il rive son clou. Dans des Lettres qui se succèdent sans relâche, tour à tour théologien, philosophe, ascète, moraliste, il publie un véritable traité de l'Incarnation en 1915, et une Mariologie en septembre 1918, il place les événements en regard de l'éternité pour les réduire à leurs justes proportions, (1916), il rapporte de Rome une provision d'espérance (mars 1916), ranime les courages en exaltant la grandeur morale et la grandeur chrétienne (février 1917), il flétrit les abus de la cupidité (mars 1917), et, dans des pages magistrales dignes de Bossuet, il dégage la *Léçon des événements*, justifie la Providence en montrant avec une incomparable profondeur que les épreuves de la guerre rapprochent de Dieu, révèlent et vengent sa suzeraineté, et portent en elles-mêmes le principe de la résurrection. Cette Pastorale du 18 janvier 1918 surpasse, à mon sens, toute la littérature de la guerre.

Et l'infatigable prélat, soutenu par l'aide divine, reste sur la brèche jusqu'à ce qu'il ait poussé le cri de victoire, le 15 novembre

de la même année, dans une page de lyrique enthousiasme qui fait monter au ciel l'alleluia du triomphe.

Après la signature de la paix, le 29 juin 1919, dans la plus grandiose manifestation, peut-être, qu'ait enregistrée notre histoire religieuse, le Cardinal convoque la Belgique et son Roi sur le plateau de Koekelberg proclame à la face du pays notre reconnaissance envers le Sacré-Cœur et nous place officiellement sous sa protection. Sa suprême ambition est d'acquiescer le vœu de la Royauté, de l'Épiscopat et du peuple belge en érigeant le temple national du Sacré-Cœur qui sera le monument commémoratif de notre victoire et du centenaire de notre indépendance.

Après la guerre, loin de s'endormir sur les lauriers, le Primat de Belgique s'est remis à l'œuvre avec une énergie redoublée pour faire face à de nouveaux besoins, conjurer de nouveaux périls, remonter les âmes lassées, relever l'édifice de nos grands morales. Entendez ces alertes et réconfortantes exhortations : *Rebâtissons* (1920) ; *Où en sommes-nous ?* (1921) ; *Nos déceptions d'après-guerre. Espérons quand même* (1924), cette dernière de si fière allure. Rappelez-vous encore les Pastorales inspirées directement par Rome : *Papauté et élection de Pie XI* (1922), *Papauté et sens social* (1923).

Comment mettre fin à ce rapide aperçu sans mentionner d'un mot, tout au moins, dans l'ordre religieux : la tenue du Concile provincial, la mise à l'étude de la définitivité de Marie Médiatrice, dans l'ordre littéraire : la glorification de Dante à l'Académie de Bruxelles et celle de saint Jérôme à Rome.

Le prestige mondial dont le Cardinal Mercier est entouré fait partie du patrimoine d'honneur de la Belgique ; les ovations de l'Amérique dans sa marche triomphale de 1919, les visites des chefs d'États dans son Palais de Malines, les titres et les distinctions que tous les pays lui prodigent à l'envi, cette immense popularité, qui du reste l'a laissé le plus simple des hommes, rejaillit sur nous, notre pays, notre Église, et nous donne le droit d'en être doublement fiers.

Des plis de sa pourpre le grand Cardinal semble couvrir le monde entier. Aimantés par son prestige unique, les Anglicans eux-mêmes, séparés de nous par quatre siècles de préventions, sont venus spontanément à lui et ont engagé sous ses auspices ces célèbres *Conversations de Malines*, dont l'histoire dira un jour qu'elles furent le premier jalon sur la route du retour de la Grande-Bretagne à l'unité catholique. Pie XI vient de ratifier solennellement cette initiative et d'attacher ainsi à la couronne d'honneur qui ceint le front du Cardinal Mercier comme un dernier fleuron, le fleuron jubilaire. Nous ne pourrions donner à cette esquisse biographique un plus significatif épilogue qu'en reproduisant ce passage du discours prononcé par le Pape au Consistoire secret du 24 mars dernier.

« Il y a des âmes qui ont soif de vérité, de charité, d'unité et de paix. Elles se tournent vers nous et le Saint-Siège, en abandonnant l'hérésie et le schisme, comme des brebis égarées et privées du pasteur vers lequel les pousse la nostalgie d'un berceau unique. Nous leur ouvrons nos bras et notre cœur et nous leur adressons à tous cette tendre invitation du pasteur unique et suprême : « *Venite ad me omnes* ». Et, à chacune de celles qui viennent vers nous, nous adressons cette autre parole paternelle : « *Omnia mea, tua sunt* ». Nous sommes reconnaissants envers tous ceux qui favorisant l'impulsion de la grâce et du cœur, s'efforcent de leur frayer le chemin du retour, dissipent les préjugés, et font voir la vérité catholique dans toute sa sincérité et son étendue, principalement en leur offrant cette marque entre les marques des vrais disciples de Jésus-Christ, qui est la charité. »

J. SCHYRGENS.

La revue catholique des idées et des faits

Un an 25 francs ; six mois 15 francs